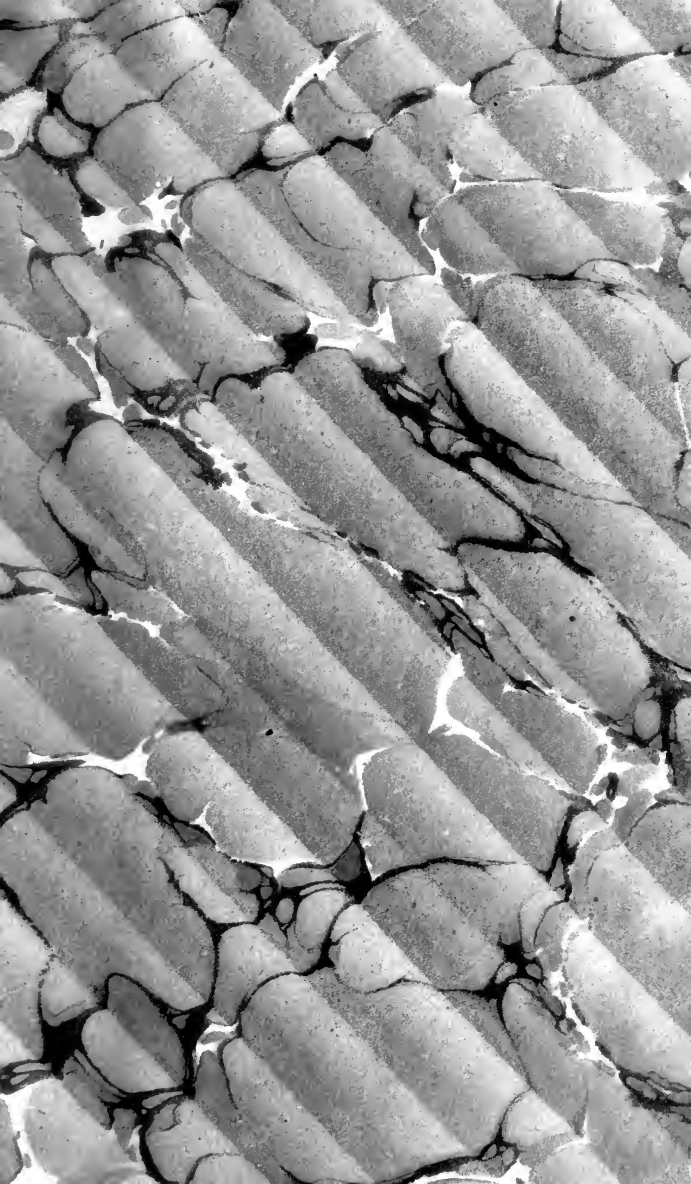






LIBRAIRIE E. DROZ

8, rue Verdalne, GENÈVE



AMUSEMENS

LITTÉRAIRES.

913.

AMUSEMENS

LITTÉRAIRES,

P A R M.

LE COMTE DE FORTIA. *Urban*

III



Le P. Bernard
YVERDON,

ET SE VEND À PARIS

Chez DEBURE l'aîné, quai des August.

M. DCC. LXXXIV.

PQ

2253

F68A8

597008

23 11 54

A

MONSIEUR

LE CHEVALIER

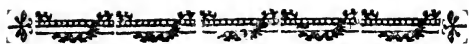
DE POUGENS.

*RECEVEZ, mon cher Chevalier,
l'hommage que vous présente mon
amitié: vous aimerez cet ouvrage*

*

à cause de moi ; il me deviendra
plus cher lorsque j'y trouverai votre
nom ; Et le lecteur se préviendra
sans doute en ma faveur , quand
il saura que j'ai un ami.

LE COMTE DE FORTIA.



PRÉFACE.

CES *Amusemens* ont moins été composés dans la vue d'instruire le Lecteur , que dans celle de me distraire d'études plus abstraites & plus fatigantes ; j'ai cru cependant qu'ils ne paraîtraient pas absolument indignes d'être publiés , non seulement parce qu'ils ont la littérature pour objet , mais encore parce qu'on y trouvera quelques observations assez neuves sur des sujets usés. Des critiques sévères y remarqueront peut-être en quelques

endroits des choses triviales & minutieuses ; mais ce n'est pas aux lecteurs à se plaindre qu'on leur offre un trop grand nombre d'ouvrages frivoles ; qu'ils donnent leur attention à ceux qui portent sur des objets plus sérieux ; qu'ils ne s'empressent pas de persécuter les véritables philosophes qui hazardent quelques réflexions sur les grands intérêts de l'humanité, & bientôt ils verront les auteurs s'occuper d'objets plus utiles, & plus véritablement dignes d'être mis sous leurs yeux.





AMUSEMENS

LITTÉRAIRES.



I.

DES VERS.

ON prétend assez généralement que les vers sont antérieurs à la prose, & malgré l'autorité de l'ingénieux Fontenelle, j'avoue que cette opinion est la mienne. Je crois que les hommes ont commencé par le langage des

gestes; les cris articulés sont venus ensuite, & ont conduit à une espèce de chant. Ce chant n'a pu avoir lieu que sur des paroles cadencées ou mesurées, & ce sont la cadence & la mesure qui forment les vers. Ce n'a été qu'ensuite qu'on a plus réfléchi que senti, & que s'occupant davantage de ce qu'on disoit, que de la manière dont on le disoit, on a sacrifié l'harmonie à la netteté & à la précision du discours.

§. I. *Des vers latins.*

Les vers latins n'ont été imaginés que long-tems après les vers grecs, & sur les mêmes principes. Ils ne sont point rimés comme les nôtres. La succession des sons en forme la ca-

dence , fans égard au nombre de ces sons , mais seulement à leur durée.

On appelle *longue* une syllabe dont la prononciation est plus longue ; *brève* celle dont elle est plus courte. Une certaine suite de longues & de brèves forme un *pied* , & l'on compte un grand nombre de pieds , dont voici les principaux.

L'*iambe* est une brève suivie d'une longue , comme *hīēms* ; le *trochée* est une longue suivie d'une brève , *mūsā* ; on voit que suivant l'usage , je mets — au dessus des syllabes longues , & *u* au dessus des brèves. Enfin un *spondée* est formé par deux syllabes longues telles que *quōndām*.

Le *daçtyle* est une longue suivie de deux brèves , comme *līttrā*. L'*ana-*

peſte conſiſte en deux brèves & une longue, comme *grăcĩĩ*.

L'aſſemblage de pluſieurs de ces pieds, diſpoſés ſuivant l'ordre que chaque poète a trouvé le plus convenable à ſon ſujet, s'appelle un *vers*, & le nombre des vers différens n'eſt pas moins conſidérable que celui des pieds. Je ne parlerai cependant que des deux eſpèces ſuivantes.

Le vers *alexandrin* eſt l'un des plus uſités ; il eſt compoſé de ſix pieds, dont les quatre premiers ſont dactyles ou ſpondées à volonté ; le cinquieme eſt un dactyle néceſſairement, & le ſixieme un ſpondée.

Quelquefois on met un ſpondée au cinquieme pied ; mais cette licence eſt rare, & ne doit s'employer que

pour produire un grand effet. On appelle cette sorte de vers *spondaiïque*.

Le vers *pentamètre* a quatre pieds & deux *césures* ; on appelle *césure* une syllabe ajoutée à un pied au milieu ou à la fin d'un vers. Les deux premiers pieds du vers pentamètre sont indifféremment spondées ou dactyles ; mais ils sont toujours suivis d'une césure longue. Les deux derniers pieds sont aussi suivis d'une césure longue, & sont nécessairement deux dactyles.

Le vers pentamètre ne se met guère qu'à la suite d'un vers hexamètre, & ces deux vers ainsi mêlés prennent le nom d'*élégiaques*.

Les meilleurs poètes Latins que

nous connoissons , font Ennius , Plaute , Térence , Lucrèce , Virgile , Horace , Ovide , Lucain , Sénèque le tragique , Perse , Juvénal , Silius Italicus , Phèdre , Claudien , Stace , Aufone , Sannazar , Owen , Vida , les deux Nicolas Bourbon , Santeuil , Ménage , Commire , Rapin , &c.

Lorsque je place les poètes Latins modernes après les anciens , ce n'est pas que je veuille établir quelque apparence d'égalité entre leurs poésies. , Personne aujourd'hui n'ignore que tout ce qu'on doit espérer , est de faire de bons vers dans sa propre langue. On ne peut cependant refuser aux poètes modernes une sorte de mérite , au moins parmi leurs rivaux. Revenons à la versification.

Dans quelques vers , tels que celui qui commence l'Énéide de Virgile :

Ille ěgŏ | quī quōn|dām grācī|lī mōdŭ|
lātŭs ā|rēnā.

on voit que le premier pied est composé de quatre syllabes, & paraît ne pas former un dactyle, puisqu'il contient une longue & trois brèves, mais la première brève s'*élide*, c'est-à-dire se confond avec la suivante. Cette *élision* a lieu toutes les fois qu'un mot finissant par une voyelle, le mot suivant commence par une autre voyelle. Celle qui termine le premier mot, fût-elle une longue, est alors supprimée.

Lors même que le mot ne finit pas par une voyelle, mais par une *m*,

l'élision a encore lieu. Par exemple dans le vers suivant, qui est aussi de l'Énéide :

*Monstrum horrendum, informe, ingens,
cui lumen ademptum*

on prononce seulement

*Monstr' horrend' inform' ingens, cui
lumen ademptum.*

On voit combien cette élision est dure à l'oreille ; mais c'est précisément à cause de cela qu'elle produit une véritable harmonie en ce lieu , où Virgile veut inspirer de l'horreur pour le monstre qu'il dépeint. C'est ainsi qu'un grand écrivain fait tirer parti même des défauts de sa langue.

Quelques personnes qui n'avoient

pas assez d'imagination pour faire d'aussi beaux vers que ceux de Virgile, mais qui avoient assez de loisir pour en faire de plus difficiles, ont imaginé d'ajouter de nouvelles entraves à celles qu'impose la construction mécanique des vers latins.

Malheureusement pour moi, je me suis trouvé de ce nombre, & comme j'ai eu la faiblesse de le dire à quelques amis, je n'ai pas grand chose à perdre en l'avouant au public : j'ai composé six vers élégiaques, dont les deux premiers ne contiennent chacun que deux mots; les deux suivans, trois; & les deux derniers, quatre; quoique pris tous ensemble, ils forment un sens clair & suivi. Les voici :

*Exagitabantur Constantinopolitani
 Innumerabilibus sollicitudinibus :
 Innumeris miseri Constantinopolitani
 Exagitantur adhuc sollicitudinibus :
 Semper & innumera Constantinopoli-
 tanorum
 Ingenium curæ debile sollicitent.*

D'autres, plus habiles que moi, ont fait des vers rétrogrades qui, lus à rebours, présentent la répétition des mêmes mots ; tels sont ceux ci :

*Signa te , signa ; temerè me tangis et
 angis ,
 Roma, tibi subitò motibus ibit amor.*

Comme on pourrait ne pas comprendre le sens de ces mots, & croire qu'ils n'en forment aucun, ce qui en diminueroit prodigieusement le mé-

rite, j'avertis le lecteur qu'ils sont mis dans la bouche d'un zélé Quétiste, qui, après les persécutions faites à sa secte par la cour de Rome, lui dit : “ Munis, munis toi du signe „ de la croix ; c'est en vain, ô Rome, „ que tu me saisis pour me persécuter : tu verras tout-à-coup l'amour „ parfait s'introduire dans ton propre „ sein , au milieu des secousses que „ tu auras excitées.”

C'est par un jeu semblable qu'a été composé le vers suivant, adressé par un poète à son ami :

*Mitto tibi metulas ; caneros imitare
legendo.*

où l'on voit qu'en lisant *metulas* à rebours, on trouve *salutem*, en forte

qu'en paraissant envoyer de petites bornes à son ami , l'auteur lui donne le bon jour , ce qui est très-ingénieux.

Dans les vers rétrogrades que je viens de citer , les lettres de chaque mot sont prises à rebours. On en a fait d'autres moins difficiles , où l'on se contente de transposer les mots entiers , & non pas les lettres de chaque mot.

C'est en ce genre qu'on a composé très-anciennement un distique fameux dans les collèges , où l'on s'occupe encore quelquefois de ces laborieuses bagatelles. Abel & Caïn y parlent successivement en ces termes :

A B E L.

Sacrum pingue dabo ; non macrum sacrificabo.

C A Ï N.

Sacrificabo macrum ; non dabo pingue sacrum.

On voit que dans ces vers, faussement attribués par Bayle à Politien, au tems duquel ils sont antérieurs, le vers pentamètre n'est autre chose que l'hexamètre lu à rebours.

Pasquier a composé un distique semblable, dont les interlocuteurs sont un catholique & un protestant.

L E C A T H O L I Q U E.

Patrum dicta probo, nec sacris belligerabo.

L E P R O T E S T A N T.

*Belligerabo sacris, nec probo dicta
patrum.*

Mais les Érudits se plaignaient que dans ce distique on n'eût pas exactement suivi les règles observées dans le premier. Ils voyaient avec admiration que dans celui-ci les deux hémistiches de chaque vers rimaient richement ensemble, tandis que dans celui de Pasquier la rime du premier vers n'est pas riche, & celle du second n'existe point. Ils concluaient, avec la précipitation & l'enthousiasme ordinaires aux admirateurs de l'antiquité, qu'il était impossible de faire dans les mêmes règles un nouveau distique, dont les mots eussent du

sens & de la netteté. On est cependant venu à bout de surmonter ces difficultés, comme on le verra après le préambule suivant, nécessaire pour l'intelligence du distique en question :

Un Régent de seconde expliquait un livre des odes d'Horace à ses écoliers , & après l'explication de chaque ode , dictait en vers hexamètres de sa façon , la même ode qu'il venait d'expliquer. Il s'était , disait - il , imposé lui-même cette tâche pour s'exercer. Elle lui coûtait beaucoup. Il hésitait quelquefois en dictant , & faisait effacer des mots pour en substituer d'autres. Les écoliers , lorsqu'ils en parlaient entr'eux , disaient qu'avant de s'engager à leur dicter cette composition , il aurait dû l'avoir toute pré-

parée. Les uns ajoutaient que sans doute il n'irait pas jusqu'au bout. Les autres soutenaient qu'ayant commencé, il se ferait un point d'honneur de continuer. Cette contestation donna lieu au distique suivant pour & contre le Régent :

Retrò mente labo ; non metro continuabo.

Continuabo metro ; non labo mente retrò.

Le sens du premier vers était que le Régent perdant courage, s'en tiendrait désormais à l'explication en prose ; le second vers disait tout le contraire. Ce distique fut fort estimé, dit la Monnoye, & je me garderai bien d'en douter.

On n'a pas fait de moindres efforts d'imagination lorsqu'on a eu observé que la langue latine admettant les inversions, les vers pouvaient quelquefois être transposés d'un très-grand nombre de manieres, sans que la mesure ni le sens en fussent altérés.

Je ne parle pas du vers

Lex, grex, nux, crux, sol, res, mens,

nos, mox, nova lux, vos.

où tous les mots, excepté le dixieme, pouvant être transposés arbitrairement, le calcul des combinaisons n'étais pas bien difficile. Les Mathématiciens enseignent qu'il suffit pour cela de calculer le *produit* des nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, & ainsi de suite jusqu'au nombre des mots qu'on

doit transposer. Dans le cas présent, il y a onze mots, ce qui fait près de quarante millions de combinaisons différentes, mais aucune ne présente un sens déterminé.

On cite ordinairement pour exemple le vers suivant.

*Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sydera
calo.*

Le père Prestet, dans ses élémens de mathématiques, a pris la peine de calculer combien de vers différens on pouvoit former avec ces huit mots, sans altérer le sens ni la mesure, & après un compte fort long & fort ennuyeux, qu'il seroit facile d'abréger, il en trouve plus de trois mille.

§. 2. *Des vers provençaux.*

Pendant que les favans fesaient encore des vers grecs & latins , qui n'étaient entendus que par eux , les ignorans qui se trouvaient avoir quelque imagination , fesaient des efforts pour tirer parti de leur propre langue , & lui donner quelque harmonie. Les premiers qui eurent du succès en ce genre , furent les Provençaux.

La Provence est une des provinces de France dont le climat est le plus agréable : à la vérité elle n'est pas fort riche , & l'évêque Godeau n'a pas craint de dire dans un discours public , qu'on n'y trouvait que des jasmins & des orangers , & qu'on pouvait l'appeler une gueuse parfumée.

La pauvreté des habitans n'a point nui à leur imagination. Ils sont poètes naturellement, & l'on fait que c'est de ce pays que nous viennent les Troubadours. Ménage assure que lorsque les Provençaux " ont reçu un „ déplaisir de quelqu'un, ils n'ont „ recours à d'autre vengeance qu'en „ le menaçant de faire une chanson ; „ ils disent : *te faraï una canzon.* ”

La langue provençale, à laquelle on trouvait autrefois tant de graces dans la bouche des Troubadours, n'est plus aujourd'hui qu'un patois, dans lequel on fait encore d'assez jolies chansons, telles que celles-ci :

*Lou cor qué tu m'aviès donna ,
Genti' pastour , per gadgé ,*

Nou l'aï vendu , nou l'aï donna ;

N'aï fa un autre usadgé :

L'aï près , l'aï mescla ambé lou miou ;

Sabi plus qu'un t'eï lou tiou.

Ce qui signifie : “ ce cœur que tu
 „ m'avais donné en gage , aimable
 „ berger , je ne l'ai ni vendu , ni
 „ donné ; j'en ai fait un meilleur usa-
 „ ge : je l'ai pris , je l'ai mêlé avec le
 „ mien , & je ne fais plus quel est
 „ celui des deux qui t'appartient.”

Gaï roussignoulet

Qué buvès al galé

Quauques gouttes d'aiguette ,

N'en cantariès ben miou

Se buviès comé you

Dou vin dé la fouquette.

“ Petit rossignol , qui bois gaiement

„ quelques gouttes d'eau , tu chante-
„ rais bien mieux si , comme moi ,
„ tu buvais du vin que produit cette
„ fougère. ”

Il n'y a pas encore bien long-tems
qu'on inféra dans un mercure une
chançon provençale , pleine de senti-
ment & d'une charmante naïveté. Je
me contenterai d'en citer les deux cou-
plets suivans :

*Roussignol qué canté sans cesse
Dins moun jardin ,
Vai-t-en veïre la miou mestresse
Dé boun matin ,
É digué-li dins toun langadgé
Tant amoureux
Qué siou lou bergié dou villadgé
Lou men urous.*



Maï ben qué ta voix sié poulide
É dous toun can ,
Sé ma mestresse ès endormide ,
Canté-li plan ,
D'un toun qué tendresse counseille
Sans estre for ;
N'en toquès qu'un pau soun oureille
É proun soun cor.

On trouve dans le même mercure une imitation en vers de la chanson entiere ; mais n'ayant pas le livre sous les yeux , je suis obligé de me réduire à cette traduction en prose :

“ Rossignol qui chantes sans cesse
 „ dans mon jardin , vas trouver ma
 „ maîtresse à la pointe du jour , &
 „ dis-lui dans ton langage si propre

„ à l'amour, que de tous les bergers
„ du village, je suis le moins heu-
„ reux.”

“ Mais quoique ta voix soit jolie ;
„ & que ton chant soit léger, si ma
„ maîtresse dort encore, chante dou-
„ cement, d'un ton qui ne soit pas
„ trop fort, mais qui soit cependant
„ animé par la tendresse. Touches
„ son cœur, & ne fatigues point son
„ oreille.”

Soit que la douceur du langage provençal & son expression très-énergique en poésie, ayent détourné les Provençaux de l'étude du français, soit que leur éloignement de la capitale les ait empêchés d'acquérir cette pureté de langage que nous exigeons de nos poètes, il en est bien peu qui

ayent fait de bons vers français. N'est-ce pas tout dire que d'avouer que du Perrier, Porchères d'Arbaud, Roubin d'Arles, & Chalamont de la Visclède sont les plus connus?

Roubin a fait quelques vers assez agréables. La Visclède, couronné par l'académie française & par les autres sociétés littéraires du royaume, s'est distingué par le grand nombre de prix qu'il a remportés, & par la fondation de l'académie de Marseille; mais il faut convenir qu'il y a assez loin de leur mérite poétique à celui de Boileau, Racine, Voltaire, &c.

Si l'on comprend parmi les poètes Provençaux, ceux qui sont nés dans l'Etat d'Avignon, on trouvera encore l'orateur Fléchier, S. Geniez qui a

fait quelques vers latins , l'auteur du poëme de *la Madeleine* , & plusieurs autres dont je ferai mention dans mon *histoire des hommes & femmes célèbres nés dans l'Etat d'Avignon & la principauté d'Orange*.

La Provence a produit de nos jours des poètes fort au dessus de ceux dont je viens de parler , tels que M. l'abbé Cournand , auteur du poëme *des styles* , actuellement secrétaire d'un Musée , & M. Barthe , auteur de la jolie comédie *des fausses infidélités*.

§. 3. *Des vers français.*

Après les vers grecs , latins & provençaux , sont venus les vers italiens , espagnols & français. Ces derniers sont rimés. Quelques auteurs ont

essayé d'en faire de *métriques*, à l'imitation des vers latins, & n'ont pas trop bien réussi. Quant aux autres, ils ont fait entièrement passer de mode les vers latins. Envain Nicolas Bourbon, grand buveur & habile versificateur latin, disait que lorsqu'il faisait des vers français, il lui semblait qu'il buvait de l'eau; on a préféré des vers composés dans une langue peu harmonieuse & peu poétique, mais qu'on entendait, à des vers dont le langage avait perdu pour nous la plus grande partie de sa beauté. Les jeunes poètes, de leur côté, ont mieux aimé parler aux femmes, dont la beauté faisait éclore leur talent, qu'aux savans qui les écoutaient en grammairiens, & les chicanaient

sur un mot employé dans une acception inconnue à Virgile.

Je parlerai d'abord des romances , ensuite des poésies fugitives composées en français , & enfin des jeux poétiques , tels que les acrostiches , les vers de trois & de deux syllabes , &c.

1°. *Des Romances.*

La nation Française s'est toujours piquée de bien faire les chansons. Elle en a même inventé des genres particuliers , tels que la Romance , dans laquelle elle a excellé. Tout le monde connaît celles de Montcrif, dont la meilleure est à mon gré

Elle m'aima cette belle Aspasia &c.

M. de Marmontel en a fait une char-

mante sur Daphné; elle est cependant mêlée d'une sorte de persifflage qui ne va guère à la Romance, & dont il ne faudrait point abuser.

M. de la Harpe est l'auteur de celle-ci, que je ne puis m'empêcher de rapporter en entier, quoiqu'elle ait été souvent imprimée : c'est un chef-d'œuvre en son genre.

D'une amante abandonnée
 Pourquoi crains-tu la fureur ?
 Maître de ma destinée,
 Tu prononces mon malheur.
 A cette nouvelle affreuse,
 Je fus prête d'expirer :
 Mais je suis moins malheureuse ;
 A présent je puis pleurer.



Je t'ai fait trop voir peut-être
Ton pouvoir & mon ardeur.
En me laissant moins connaître,
J'aurais mieux fixé ton cœur ;
Mais j'ai cru , loin de me taire ,
N'en pas assez exprimer :
D'autres ont l'orgueil de plaire ;
Je n'ai que celui d'aimer.



Tu t'es mal connu toi-même ;
Tu sentiras ton erreur :
Tu mets ta gloire suprême
À conquérir plus d'un cœur.
Mais la nature invincible
Te prescrit une autre loi :
Elle t'a formé sensible ;
Elle t'a formé pour moi.



Lorsqu'à ces beautés trompeuses
 Tu feras las d'obéir,
 Et de tes chaînes honteuses
 Quand tu viendras à rougir,
 Viens retrouver ton amante,
 Viens lui confier ton sort :
 Tu la trouveras constante ;
 Elle n'attend qu'un remords.



Ne crains point que ma vengeance
 Abuse d'un tel moment ;
 Je mettrai ma jouissance
 A consoler mon amant :
 Vas , ma tendresse est si pure ,
 Que je croirai malgré toi ,
 En oubliant ton parjure ,
 Ne rien faire que pour moi.

M. Berquin est l'auteur de

Dors mon enfant ; ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur &c.

M. le chevalier de Florian a composé la jolie romance des *deux jumeaux*, dont la musique est un modèle en ce genre.

Je n'ai pas à beaucoup près la prétention de lutter contre aucun de ces dangereux rivaux ; mais j'ai fait aussi une romance, & comme elle aura pour le lecteur le mérite de la nouveauté, j'espère qu'il n'en fera pas trop ennuyé.

R O M A N C E

*Sur le danger que court une jeune
fille , en se promenant toute seule
dans un bois.*

Plaintes de la jeune fille.

Lorsque j'étais avec Silvandre ,
Je trouvais ce bosquet charmant ;
Je ne me lassais pas d'entendre
Cette eau qui fuit en murmurant ;
J'aimais les naïves caresses
De cet agneau toujours chéri ;
Je n'éprouvais nulles tristesses ;
J'ignorais qu'on eût de l'ennui.



A présent la cruelle Aminte
Veut que j'évite mon amant ;

Elle dit que cette contrainte
Seule peut le rendre constant :
J'entends le fidèle Silvandre
Toujours gémir & soupirer ;
Hélas ! & cet amour si tendre ,
En secret il faut l'admirer !



Mais une sombre inquiétude
Me fuit & m'agite en tous lieux :
Dans ce bosquet la solitude
Est tout ce qui plaît à mes yeux ;
Je sens augmenter ma tristesse
Par ce murmure fatigant ;
Je ne vois rien qui m'intéresse
Dans cet ennuyeux bêlement.



Mauvais effet des plaintes de Timarette.

*Hélas ! elle se croyait seule ; mais ces
maudits amans se glissent par-tout.*

Aux échos ainsi Timarette
Fesait répéter son tourment ;
Mais de cette plainte indiscrete
Rien n'est perdu pour son amant :
Aux sons charmans qu'il vient d'en-
tendre

Silvandre n'ose ajouter foi :
Il craint encor de se méprendre ;
Il court, il vole , & l'apperçoit.



La bergère toute interdite
Se repent d'en avoir trop dit ;
Mais dans le transport qui l'agite ,

Silvandre en ses bras la saisit.

Comment , dit-il , pouvais-tu crain-
dre

Que je ne fûs qu'un inconstant ?

Toi qui n'as voulu que le feindre ,

N'as-tu pas fait notre tourment ?



A ce reproche la bergère

N'a rien qu'elle puisse opposer.

Son embarras rend téméraire

Le berger qui l'a su causer.

Une timide résistance

Essaye en vain de l'arrêter ;

Après quelques faibles instances ;

Elle est contrainte de céder.



Mais cet infidèle Silvandre

Fut bientôt las de son bonheur ;

Philis , plus coquette , & moins tendre ,

Devint l'objet de son ardeur :

La trop sensible Timarette

Reconnut enfin son erreur ;

A présent l'écho ne répète

Que ses regrets & sa douleur.

Avis aux jeunes filles.

N'allez jamais rêver feulette

Le soir en un sombre bosquet ;

C'est en ce lieu qu'amour vous
guette ;

Il est suivi d'un prompt regret :

Craignez sa trompeuse éloquence ;

Elle aurait pour vous mille attraits,

Et vous mettrait dans l'impuissance

De vous dérober à ses traits.

2°. *Poésies fugitives.*

Les poésies fugitives ont aussi exercé les muses françaises qui s'y sont distinguées. Mais nous avons rarement atteint la précision grecque & latine. Je n'en citerai qu'un exemple, choisi parmi les poésies modernes, les anciens nous ayant laissé en ce genre peu de petites pièces de vers supérieures à celle que je vais citer.

Un Italien, appelé Pulci, né à Cof-tozza, bourg situé à six milles de Vienne, ce que je remarque pour le distinguer de l'auteur du *Morgante* & de ses frères, a fait une espèce d'épigramme latine très-ingénieuse, intitulée l'*Hermaphrodite*.

*Cum mea me Genitrix gravidâ gestaret
in alvo ,*

*Quid pareret , fertur consuluisse
Deos.*

*Mas est , Phæbus ait ; Mars , fœmina ;
Junoque neutrum ;*

*Cum que forem natus, Hermaphro-
ditus eram.*

*Quærenti letum , Dea sic ait : occidet
armis ;*

*Mars , cruce ; Phæbus , aquis : sors
rata quæque fuit.*

*Arbor obumbrat aquas ; ascendo : de-
cidit ensis*

*Quem tuleram ; casû labor & ipse
super ;*

*Pes hæsit ramis ; caput incidit anne :
tulique*

*Fœmina , vir , neutrum ; flumina ,
tela , crucem.*

Ange Politien, qui trouvait avec raison cette épigramme admirable, la traduisit fort heureusement par un égal nombre de vers grecs. Jean Lafcaris, ennemi & rival de Politien, fit la même chose, & si Politien avait moins de grace & de vivacité, il l'emportait pour la légèreté & la correction des vers.

Nicolas Bourbon l'ancien, fort inférieur au nouveau, eut la folie de copier Pulci en latin, & fit une plate épigramme, dont les vers égalaient en nombre ceux de l'original, mais ne les égalaient nullement en beauté. Son dessein n'était pas moins ridicule que son exécution. On pouvait faire des vers beaucoup mieux que lui, & ne pas laisser d'échouer dans ce projet.

S'il y avait une langue capable de se prêter à toute la précision de l'original, c'était le grec. Quoique Politien & Lascaris, tous deux fort habiles, le second même Grec naturel, n'eussent pas atteint ce degré de perfection, la Monnoye a osé traduire Pulci dans la même langue; mais il n'a pas senti la finesse du choix des Dieux, & a substitué Jupiter & Saturne à Junon & Apollon.

On a fait plusieurs versions françaises de cette fameuse épigramme. Il y en a deux qui se ressentent du tems de leur composition, & du mauvais goût de leurs auteurs. L'une, de Jean Doublet de Dieppe, est rapportée par du Verdier dans sa *bibliothèque*; l'autre est de Mademoiselle de Gournay.

En voici une moins mauvaise , faite
par la Monnoye , en style à-peu-près
marotique.

Ma mère enceinte , & ne sachant de
quoi ,

S'adresse aux dieux : là-dessus grand
bisbille.

Apollon dit : c'est un fils , selon moi ;
Et selon moi , dit Mars , c'est une
fille ;

Point , dit Junon : ce n'est fille ni fils.
Hermaphrodite en effet je naquis.

Quant à mon sort ? c'est , dit Mars ,
le naufrage ;

Junon , le glaive ; Apollon , le gibet.
Qu'arrive-t-il ? un jour sur le rivage
Je vois un arbre , & je grimpe au
sommets.

Mon

Mon pié se prend ; la tête en l'eau je
tombe

Sur mon épée. Ainsi, trop malheu-
reux ,

A l'onde , au glaive , au gibet je suc-
combe ,

Fille , & garçon , fans être l'un des
deux.

On voit combien cette traduction
est inférieure à l'original , & je doute
qu'il soit possible d'imiter en français
l'élégante précision de Pulci.

Au reste les poètes Latins modernes
avaient le privilège de se faire admi-
rer à meilleur marché que les poètes
Français. Le nombre des juges était
moins considérable , & leur goût plus
facile à saisir. Le suffrage de Santeuil

a suffi pour la réputation du distique
suivant , fait pour servir d'inscription
à l'arsenal bâti par Henri quatre :

*Ætna hæc Henrico Vulcania tela mi-
nistrat ,*

Tela Gigantæos debellatura furores.

Ils n'ont cependant guère d'autre
mérite que celui de l'expression , com-
me pourront en juger par les deux
traductions suivantes ceux qui n'en-
tendent pas le latin. On préférera
celle qu'on voudra ; on peut même
les rejeter toutes deux sans me pa-
raître fort injuste :

Dans cet Etna Vulcain a rassemblé
les traits

Qui des Géans fougueux puniront
les forfaits.

Ou

Henri dans ce volcan trouve les
traits vengeurs ,

Qui sauront des Géans reprimer les
fureurs.

Ces comparaisons de l'Arsenal à l'Etna , de Henri IV à Jupiter , de Sulli à Vulcain , & des Espagnols aux Géans , ne paraîtraient pas aujourd'hui fort ingénieuses. Il est vrai que le goût des allusions mythologiques est passé.

Le lecteur permettra qu'en parlant des auteurs distingués en partie par leurs pièces fugitives , je lui remette sous les yeux des pièces qu'il a peut-être déjà lues.

M. le chevalier de Boufflers est

connu par un grand nombre de vers charmans, tels que ceux-ci :

Le vrai philosophe.

Le bonheur est par-tout : avec son
héritage,

Le riche ne l'a point reçu.

Dans l'ame tranquille du sage,

Il habite avec la vertu.

L'homme vraiment heureux pourra

l'être sans cesse :

Aux caprices du fort il conforme
son goût.

Il souffre la misère, il rit de la ri-
chesse,

Et fait autant jouir que se passer de
tout ;

Il craint moins la mort que le cri-
me ;

Il aime sa patrie , il aime ses amis ,
 Et s'il leur faut une victime ,
 Le sacrifice est prêt , la gloire en est
 le prix.

Madame la marquise de Marnésia
 fait regretter aux lecteurs de ne con-
 naître d'elle que la pièce suivante ,
 adressée à la jeune Life :

Le beau Damis, dit-on, t'instruit sur
 les desirs

Que sans comprendre encor , dès
 longtems tu fais naître ;

Pour prix de ses leçons , il se flatte
 peut-être

De devenir l'objet de tes premiers
 soursirs.

Crains, Life , crains Damis ; l'amour
 sera ton maître ;

Son langage enchanteur va bientôt
t'attendrir :

Quand on soupçonne le plaisir ,
On est bien près de le connaître.

M. de Voltaire est le modèle de tous ceux qui voudront composer des pièces fugitives. Je me contenterai de citer les deux suivantes qui sont peu connues.

Madame la marquise de Prye vivait, dit-on , avec un seigneur qui était borgne. Voltaire adressa les vers suivans à Madame de Prye :

Io , sans avoir l'art de feindre ,
D'Argus a trompé tous les yeux :
Nous n'en avons qu'un seul à crain-
dre ;

Pourquoi ne pas nous rendre heu-
reux ?

Destouches, l'auteur du *Glorieux*, du *Philosophe marié*, du *Dissipateur*, avait bien des titres pour plaire à Voltaire. Cet homme célèbre, au sortir d'une représentation du *Glorieux*, rempli du plaisir qu'il venait d'y éprouver, en témoigna sa reconnaissance par les vers suivans à celui à qui il le devait :

Auteur solide, ingénieux,
 Qui du théâtre êtes le maître,
 Vous qui fîtes le *Glorieux*,
 Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.
 Je le ferai, j'en suis tenté,
 Si demain ma table s'honore
 D'un convive si souhaité ;
 Mais je sentirai plus encore
 De plaisir que de vanité.

On doit citer encore parmi ceux qui ont fait de bonnes pièces fugitives en vers français , M. de S. Lambert , auteur du poëme *des Saisons* , de *Pygmalion* , &c. & un grand nombre d'autres poëtes trop connus pour que je me croye obligé de les nommer.

3°. *Jeux poétiques.*

On s'occupait infiniment davantage autrefois des acrostiches , des bout-rimés , & autres jeux poétiques , qu'on ne le fait aujourd'hui. La raison en est bien simple : plus les sciences se perfectionnent , plus la masse des lumières s'augmente , & plus on éloigne les difficultés de mots. On les regarde comme des minuties qu'il faut facri-

fier sans regret à des connaissances plus solides.

J'avouerai cependant que j'ai toujours eu du goût pour les *acrostiches*. On fait que leur difficulté consiste en ce que les premières lettres de chacun des vers qui les composent, forment le nom de la personne qu'on y veut louer.

On me dira peut-être que ces fortes de poésies n'ont que le mérite de la difficulté vaincue : mais quel est donc celui que l'on attribue à quelques vers que ce soit ?

Si l'on me répond que la rime est agréable à l'oreille, & produit une harmonie qui en fait le charme, je répliquerai que les Grecs & les Romains, au moins aussi sensibles que

nous à l'harmonie , n'ont fait aucun usage de la rime.

Nous trouvons notre langue fort douce ; les Italiens disent la même chose de la leur : les Espagnols ne leur cèdent point : chaque nation se plaît aux sons auxquels son oreille a été accoutumée dès l'enfance.

C'est par le même principe qu'en général on ne trouve guère de noms plus agréables que le sien & que celui de la personne qu'on aime. L'acrostiche qui le présente sous plusieurs formes , a donc aussi l'harmonie pour principe.

Des critiques opiniâtres trouveront sans doute ces raisonnemens plus subtils que solides ; mais je le répète : j'ai pour les acrostiches une malheu-

reuse passion qui n'a pas été tout-à-fait une passion malheureuse ; car j'en ai composé plusieurs qui à la vérité sont trop mauvais pour devoir être publiés.

Au reste je ne suis pas le seul à avoir si mal réussi. Voiture qu'on appelait ingénieux lorsqu'on ne connaissait pas encore Fontenelle , a fait , par exemple , une sorte d'acrostiche sur M. d'Avaux , célèbre négociateur. Cet acrostiche est composé de seize stances ou quatrains , dont le premier & le troisième vers finissent par *da* & le second & le quatrième par *vaux*. Voici les deux premières stances qui suffiront pour me dispenser de remettre les quatorze autres sous les yeux du lecteur :

L'autre jour Jupiter manda ,
 Par Mercure & par ses préyôts ,
 Tous les Dieux , & leur commanda
 Qu'on fit honneur au grand d'A-
 vaux.

En deux parts le ciel se banda ,
 Avec noïses & grands travaux ;
 Et maint dieu jaloux clabauda
 Contre l'honneur du grand d'Avaux.

Sarazin , contemporain de Voiture ,
 & qui avait un plus véritable talent
 pour la poésie , a fait une pièce de
 ce genre qu'on appelle *glose*.

La *glose* est une sorte de commen-
 taire poétique sur la pièce *glosée* , dont
 chaque vers est enchassé successive-
 ment dans la glose , à la fin de cha-

cune des stances qui la composent.

On n'a pas encore oublié les sonnets de Job & d'Uranie , composés par Benferade & Voiture , qui partagèrent dans le tems les suffrages de la cour & de la ville. Le père Esprit , attaché à ce duc de la Rochefoucault , dont les maximes font époque dans l'histoire du cœur humain , le père Esprit , dis je , était *Jobelin* , c'est-à-dire , partisan de Benferade. Sarazin , qui préférait Voiture , fit sur le sonnet de Job la glose suivante , qu'il adressa au père Esprit :

Monsieur Esprit de l'oratoire ,

Vous agissez en homme saint

De couronner avecque gloire

Job de mille tourmens atteint.



L'ombre de Voiture en fait bruit :
 Et s'étant enfin résolue
 De vous aller voir cette nuit ,
Vous rendra sa douleur connue.



C'est une assez fâcheuse vue
 La nuit , qu'une ombre qui se plaint :
 Votre esprit craint cette venue ;
Et raisonnablement il craint.



Pour l'appaiser , d'un ton fort doux ,
 Dites : “ J'ai fait une bévue ;
 Et je vous conjure à genoux ,
Que vous n'en soyez point émue.”



“ Mettez , mettez votre bonnet , ”
 Répondra l'ombre ; “ & sans berlue
 Examinez ce beau sonnet ;

Vous verrez sa misère nue.



Diriez-vous , voyant Job malade ,
Et Benferade en son beau teint :
Ces vers sont faits pour Benferade ;
Il s'est lui-même ici dépeint ?



Quoi , vous tremblez, Monsieur Esprit !

Auriez-vous peur que je vous tue ?
De Voiture , qui vous chérit ,
Accoutumez-vous à la vue.



Qu'ai-je dit qui vous pût surprendre,
Et faire pâlir votre teint ?
Et que deviez-vous moins attendre
D'un homme qui souffre & se plaint ?



Un auteur qui dans son écrit,
 Comme moi , reçoit des offenses ,
 Souffre plus que Job ne souffrit ,
Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances.



Avec mes vers une autre fois
 Ne mettez plus dans vos balances
 Des vers , où sur des palefrois
On voit aller des patiences.



L'Herty , le roi des gens qu'on lie ,
 En son tems aurait dit cela :
 Ne poussez pas votre folie
Plus loin que la sienne n'alla."



Alors l'ombre vous quittera ,
 Pour aller voir tous vos semblables ;
 Et puis chaque Job vous dira

S'il souffrit des maux incroyables.



Mais à propos, hier au Parnasse,
Des sonnets Phœbus se mêla;
Et l'on dit que de bonne grace
Il s'en plaignit, il en parla.



“J'aime les vers des Uranins,”
Dit-il; “mais je me donne aux dia-
bles,

Si, pour les vers des Jobelins,
J'en connais de plus misérables.”



On ne peut disconvenir que dans
cette pièce, qu'on trouverait aujour-
d'hui de mauvais goût en plusieurs
endroits, les vers du sonnet de Job
ne soient amenés d'une manière assez

naturelle à la fin de chaque stance.

C'est à ce même Sarazin que Scarron adressa l'épître suivante en vers de trois syllabes :

Sarazin ,
 Mon voisin ,
 Cher ami ,
 Qu'à demi
 Je ne voi ,
 Dont , ma foi ;
 J'ai dépit
 Un petit ;
 N'es-tu pas
 Barrabas ,
 Bufiris ,
 Phalaris ,
 Ganelon
 Le Félon ;
 De savoir

Mon manoir
Peu distant ,
Et pourtant
De ne pas
De ton pas
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris ,
Y venir
Réjouir
Par tes dits
Ébaudits ,
Un pauvre
Très-maigret ,
Au col tors ,
Dont le corps
Tout tortu ,
Tout bossu ,

Suranné,
Décharné,
Est réduit
Jour & nuit
A souffrir,
Sans guérir,
Des tourmens
Véhémens ?
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain,
Mal saint main
Sur ta peau
Bien & beau
S'étendra
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin :

Lors mal fain
Et pourri,
Bien marri
Tu feras ;
Et verras
Si j'ai tort
D'être fort
En émoi
Contre toi.
Mais pourtant,
Repentant
Si tu viens ,
Et te tiens
Un moment
Seulement
Avec nous ,
Mon courroux
Finira
Et cætera.

Quelqu'un qui vit encore , a fait
 en vers monosyllabiques une passion
 de Jesus - Christ , qui finit par ces
 vers :

Sort

Fort

Dur ,

Mais

Très

Sûr.

Je n'ai pas fait de tours de force de
 ce genre ; mais en voici un qui peut-
 être ne paraîtra pas moins étonnant.

On ne saurait indiquer trop de
 moyens pour diminuer le travail &
 l'ennui des enfans qui apprennent à
 lire. J'en ai imaginé un dont on pour-
 ra faire usage : c'est de leur faire ré-
 citer les quatre vers suivans , dont

chaque mot commence successivement
par chaque lettre de l'alphabet :

Avec Bon Cœur, Doux Et Ferme
Garant ,

Hélas Ici Jean Kell Languit Mou-
rant.

Notre Oraison Pour Que Riant
Sauta

Tout Un Vrai Xanthe Y Zeste &c.

J'ai vu deux vers français où l'on
avait fait entrer les vingt-quatre let-
tres de l'alphabet ; mais je les ai ou-
bliés , heureusement pour le lecteur.

Voici quatre vers anciens , qu'il
est difficile de prononcer. J'en ignore
l'auteur , & il ne mérite guère d'être
connu :

Quand un cordier cordant veut ac-
 corder sa corde ,
 Pour sa corde accorder , deux cor-
 dons il accorde ;
 Mais si l'un des cordons de la corde
 décorde ,
 Ce cordon discordant fait décorder
 la corde.

On connaît aussi l'építaphe suivan-
 te , faite pour un archevêque de Tou-
 louse , à qui son zèle contre le Janfé-
 nisme avait valu l'archevêché de Pa-
 ris , mais qui mourut le jour même
 que ses bulles arrivèrent :

Ci gît l'illustre de Marca
 Que le plus grand des rois marqua
 Pour le prélat de son église ;
 Mais la mort qui le remarqua ,

Et

Et qui se plaît à la surprise ,
 Tout aussitôt le démarqua.

J'ai déjà parlé des vers métriques faits à l'imitation des vers latins , & dont la prosodie de notre langue n'a pu soutenir l'invention. Voici un vers pentamètre de ce genre :

Cēfār vā rēvēnīr ; āubě , rāmēnč lě jōūr.

On fait que M. Turgot, dont la mémoire est si chère aux Français éclairés sur l'histoire & les intérêts de leur patrie, n'a pas dédaigné de faire un grand nombre de vers métriques.





I I.

*DES PHRASES DIFFICILES A
PRONONCER, DES ANA-
GRAMMES ET DES DEVI-
SES.*

LES rébus, anagrammes, devises, &c. de même que les acrostiches, les bout-rimés & autres choses semblables, font aujourd'hui passés de mode. Lorsque la société commence à se former, les beaux esprits & les gens à réflexions ne se font guere admirer que par les difficultés qu'ils se proposent à eux-mêmes & qu'on leur fait un mérite d'avoir vaincues ; mais lors-

que les hommes plus rassemblés sont occupés de plus grands intérêts, les écrivains ne peuvent plus se distinguer par des choses qui ne soient que difficiles; obligés de diriger leurs efforts du côté de ce qu'il y a de plus solide & de plus raisonnable dans nos connoissances, ils débarrassent leur composition de toutes les difficultés qui ne naissent pas du fond du sujet; & c'est par cette raison que le goût de la poésie va toujours en diminuant.

Cependant, comme toute la société n'est pas entièrement livrée à ses intérêts, on y rencontre beaucoup de gens désœuvrés qui croient avoir le tems de s'amuser. Les savans eux-mêmes sont quelquefois bien aises de

se délasser de leurs études sublimes, & de détendre leur arc pour en ménager la corde. C'est alors que je viens leur présenter ces amusemens, leur laissant, comme de raison, la liberté d'en chercher de plus analogues à leurs occupations ordinaires.

Voici d'abord une phrase qu'il est assez difficile de prononcer, & dont on peut se faire honneur dans le monde, si l'on a le gosier assez flexible pour la pouvoir réciter, & la mémoire assez heureuse pour la retenir :

“ Ici, Monsieur de Sans-fouci :
 „ combien ces six cent six saucisses-
 „ ci ? *six cent six sous*. Six cent six
 „ sous ces six cent six saucisses-ci !
 „ mon ami Sans fouci, c'est trop.”
 Il n'y a pas beaucoup de noblesse

ni d'esprit dans cette phrase; mais on a trouvé le moyen d'être un peu plus ingénieux en faisant des *anagrammes*. Tel est celui-ci :

Frère Jacques Clément.

C'est l'enfer qui m'a créé.

Tel est encore celui que Berruyer fit pour un évêque de Bourges. Il trouva que si l'on retranchait deux *l* du nom de ce prélat, les lettres restantes indiquaient qu'il deviendrait cardinal. Il mit au bas de son anagramme : *reste deux l (ailes) pour le courier, afin qu'il aille plus vite.*

Le poète S. Gelais a eu le malheur de vouloir faire un anagramme pour un de ses amis; il lui dépeint assez naïvement dans les vers suivans la peine qu'il y a prise :

Un jour en tournant votre nom ,
 Je fis fervir plus d'une lettre
 A mon fujet, & l'autre non ;
 Car toutes n'y voulurent être :
 Mais néanmoins , pour les y mettre,
 Je les tournaï comme un fagot.
 Hélas ! que le travail est fot
 Quand le bon fens n'est pas le maître !

Colletet étoit auffi de mauvaife humeur contre les anagrammes , & l'a témoigné dans les vers fuivans adreffés à Ménage :

J'aime mieux fans comparaifon ,
 Ménage , tirer à la rame ,
 Que d'aller chercher la raifon
 Dans les replis d'un anagramme.
 Cet exercice monacal

Ne trouve son point vertical
 Que dans une tête blessée ;
 Et sur Parnasse nous tenons
 Que tous ces renverseurs de noms
 Ont la cervelle renversée.

Le poète Colletet , après avoir décrit dans ses vers le ridicule des feseurs d'anagrammes , épousa sa servante à la fin de ses jours , & il appelait ce mariage une licence poétique.

Le père Ménétrier s'est servi de l'expression de Colletet pour répondre d'une manière assez heureuse à un de ses amis , qui dans *Claude Ménétrier* , avait trouvé *miracle de nature* :

Je ne prends pas pour un oracle
 Ce que mon nom vous a fait pronon-
 noncer ,

Puisque, pour en faire un miracle,
Il a fallu le renverser.

On dit en Normandie que *le blé vaut mieux que le sac*, & l'on veut faire entendre par là que les évêchés de Bayeux, Lisieux & Évreux, dont les lettres initiales forment le mot *blé*, sont d'un revenu plus considérable que ceux de Séez, Avranches & Coutances, dont les lettres initiales forment le mot *sac*.

Les devises sont simples ou composées.

Les devises simples consistent seulement en une maxime telle que celle que Grotius avait adoptée. C'était une phrase grecque qui signifiait : " il faut
,, apprendre les belles - lettres ; mais

„ il faut que celui qui les apprend,
„ ait du jugement. ”

Quelquefois les devises simples font allusion au nom de celui qui les porte. Telle était celle du chronologiste Pétau : *nova quærant alii ; nil nisi prisca PETO*, dont le sens est rendu par ces vers :

A rechercher les nouveautés
Dans le monde chacun s'applique ;
Pour moi , touché d'autres beautés,
Je n'ai du goût que pour l'antique.

Les devises composées ont une *ame* & un *corps* ; le corps est un dessin ou une gravure ; l'ame est une maxime relative à cette gravure. Par exemple la devise d'un vieillard qui , à la faiblesse de son âge , réunit la douceur

& la gaieté de la jeunesse, est un oranger avec ces mots : *miscens autumni & veris honores*, ou en français,

Il unit les agrémens

De l'automne & du printems.

Les devises composées, comme les devises simples, font quelquefois allusion au nom de celui à qui elles appartiennent, & cette allusion peut résider dans l'ame ou dans le corps.

Elle réside dans le corps de celle qu'on fit pour un cardinal Colonne, regardé comme l'appui & l'ornement de l'église; c'était une colonne avec ces mots : *fulcit & ornat*; elle orne & soutient.

L'allusion est dans l'ame de la devise

suivante du duc d'Épernon. Il fit graver son portrait avec la fortune qui l'enlevait & le tenait par les cheveux, & ces paroles italiennes, dont les trois premières forment son nom : *è per non ti lasciar mai* ; c'est pour ne jamais t'abandonner.





I I I.

D E S C O N T E S.

TOUT le monde fait ce que c'est qu'un conte, & il serait ridicule de définir ce mot. Les orientaux ont mieux réussi que nous en ce genre. On peut en juger par le conte suivant, qui a été plusieurs fois imprimé.

Les deux pantoufles.

“ Il y avait à Bagdad un vieux marchand, nommé Casem, fort célèbre par son avarice. Quoiqu'il fût très-riche, ses habits n'étaient que pièces

& morceaux : son turban était d'une toile grossière, & si sale, qu'on ne pouvait plus en distinguer la couleur ; mais de tout son habillement, les pantoufles étaient ce qui méritait davantage l'attention des curieux : les semelles étaient armées de gros clous ; les empeignes étaient toutes rapiécées. Depuis dix ans, les plus habiles savetiers de Bagdad avaient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étaient même devenues si pesantes, qu'elles avaient passé en proverbe, & lorsqu'on voulait exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Casem étaient toujours l'objet de comparaison.

Un jour ce négociant se promenant dans le marché public de la ville, on

lui propofa d'acheter une quantité confidérable de criftal, il conclut le marché, parce qu'il était avantageux. Ayant appris quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avait pour toute reffource de l'eau rofe à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme, & lui acheta fon eau pour la moitié de fa valeur. Cette excellente affaire l'avait mis de bonne humeur : au lieu de donner un grand feftin, felon l'ufage des négocians de l'orient qui ont fait un marché avantageux, il trouva moins cher & plus utile d'aller au bain, où il n'avait pas été depuis longtems.

Comme il ôtait fes habits, un de fes amis, ou du moins qu'il prenait pour tel (car les avares en ont rare-

ment), lui dit que ses pantoufles le rendaient la fable de toute la ville, & qu'il devrait bien en acheter d'autres. *J'y songe depuis longtems*, répondit Casem; *mais enfin elles ne sont pas si délabrées, qu'elles ne puissent encore servir.* Tout en causant, il fut déshabillé, & entra dans l'étuve.

Pendant qu'il se lavait, le cadi de Bagdad vint aussi se baigner. Casem étant sorti avant le juge, passa dans la première pièce; il reprit ses habits, & chercha vainement ses pantoufles: une chaussure neuve était à la place de la sienne. Notre avare persuadé, parce qu'il le desiré, que c'est un présent de celui qui l'a si bien prêché, met à ses pieds les belles pantoufles, qui lui épargnent le chagrin d'en ache-

ter d'autres , & fort du bain plein de joie.

Quand le cadi se fut baigné , ses esclaves cherchèrent en vain les pantoufles de leur maître ; ils ne trouvèrent qu'une vilaine chaussure , qui fut aussitôt reconnue pour celle de Casem : les huissiers coururent après le prétendu filou , & le ramenèrent saisi du vol. Le cadi , après avoir troqué des pantoufles , l'envoya en prison. Il fallut financer pour échapper aux griffes de la justice ; & comme Casem passait pour être au moins aussi riche qu'avare , on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui , l'affligé Casem jette de dépit ses pantoufles dans le Tygre qui coulait sous ses fenêtres.

Quelques jours après , des pêcheurs retirant un filet plus lourd qu'à l'ordinaire , y trouverent les pantoufles de Cafem. Les clous dont elles étaient garnies , avaient brisé les mailles du filet.

Les pêcheurs indignés contre Cafem & contre ses pantoufles , imaginèrent de les jeter dans son logis par les fenêtres qu'il avait laissé ouvertes : les pantoufles , lancées avec force , atteignirent les flacons qui étaient sur les corniches & les renversèrent : les bouteilles furent fracassées , & l'eau rose perdue.

On se figurera , si l'on peut , la douleur de Cafem à la vue d'un pareil désordre. *Maudites savates* , s'écria-t-il en s'arrachant la barbe , *vous*

ne me cauferez plus de dommage. Il dit, & prenant une bêche , il fit un trou dans fon jardin , pour enfouir fes pantoufles.

Un de fes voifins , qui lui en vouloit depuis longtems , l'apperçut remuant la terre ; il courut aufsitôt avertir le gouverneur que Cafem avait caché un trésor dans fon jardin : il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du commandant. Notre avare eut beau dire qu'il n'avait point trouvé de trésor , qu'il avait feulement voulu enterrer fes pantoufles ; le gouverneur avait compté fur de l'argent , & l'affligé Cafem n'obtint la liberté que par le facrifice d'une fort groffe fomme.

Notre homme défefpéré , donnant

ses pantoufles au diable de grand cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné de la ville : il croyait pour le coup qu'il n'en entendrait plus parler : mais le diable, qui n'était pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles justement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les fontainiers accourent pour reparer le dommage : ils trouvent & portent au gouverneur la chaussure de Cafem, déclarant qu'il avait fait tout le mal.

Le malheureux maître des pantoufles est remis en prison, & condamné à une amende plus forte que les deux autres : le gouverneur qui avait puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, lui remit fidèlement ses précieuses pantoufles. Cafem, pour se

délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avaient causés, résolut de les brûler. Comme elles étaient imbibées d'eau, il les exposa aux rayons du soleil sur la terrasse de sa maison. On fait que dans la plus grande partie de l'orient, les maisons n'ont point de toits, mais des terrasses, où l'on respire le frais après le coucher du soleil.

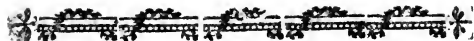
La fortune n'avait pas encore épuisé tous ses traits contre Casem, & le dernier qu'elle lui réservait, était le plus cruel de tous. Le chien d'un voisin apperçoit les pantoufles; il s'élance de la terrasse de son maître sur celle de notre avare, prend dans sa gueule une des pantoufles, & en jouant, la lâche dans la rue. La fu-

geste savate tombe sur la tête d'une femme enceinte qui passait devant la maison. La peur & la violence du coup occasionnent une fausse couche à cette femme blessée : son mari porte plainte au cadi , & Casem est condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont il est la cause.

Il retourne chez lui , prend ses pantoufles dans ses mains , & les rapportant au cadi : *Seigneur* , lui dit-il avec une véhémence qui fait rire le juge , *voilà l'instrument fatal de toutes mes peines ; ces maudites pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté ; daignez rendre un arrêt , afin qu'on ne puisse plus m'imputer les malheurs qu'elles occasionneront sans doute encore.*

Le cadi ne put lui refuser sa demande;
& Cafem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de pantoufles. ”





I V.

A N E C D O T E S

E T

B O N S M O T S.

U N bon mot qui ne roule que sur un équivoque , ou un *calembourg* , est quelquefois très-plaisant. On peut citer celui-ci :

Un prélat ayant été longtems à Rome pour solliciter le cardinalat , échoua dans son dessein. De retour à la cour de France , il salua le roi , & lui fit un compliment que ce prince n'entendit point , parce que le prélat

était enrôlé. Un seigneur dit au roi :
Sire , ce rhume ne doit pas vous éton-
ner ; Monsieur est revenu de Rome sans
chapeau.

Le premier président de Harlay oubliait quelquefois la gravité de son état , pour faire des calembourgs. Ayant vu la maison de campagne que M. Talon possédait à Issy ; il trouva que la maison était trop petite , & le jardin trop long : *voilà , dit-il , un grand soulier pour un petit talon.*

Lorsque le calembourg porte sur la personne même qui le fait sans s'en appercevoir , il acquiert , ce me semble , une perfection de plus. On en jugera par l'exemple suivant :

En Anjou l'on prononce les lettres
m & n , ame & ane , au lieu de *emine*

&

& *enne* qu'on prononce ordinairement.
 Un Angevin, obligé de lire une formule qui commençait par *moi N*, &c.
 & dont la lettre *N* était en rouge, lut *moi âne rouge* &c.

Enfin le calembourg est dans toute sa perfection lorsqu'il est retorqué contre son auteur. La duchesse de Châtillon plaidait au parlement contre la comtesse de la Suze, célèbre par ses poésies. Ces deux femmes se rencontrèrent tête à tête dans la grande salle. Le duc de la Feuillade, qui donnait la main à la duchesse, dit à Madame de la Suze, qui était accompagnée de Benferade & de quelques autres poètes : *Madame, si vous avez la rime de votre côté, nous avons la raison du nôtre eh bien, repar-*

tit la comtesse, *ce n'est donc pas sans rime ni raison que nous plaidons.*

Lorsque la finesse d'un bon mot ne consiste pas dans un équivoque, mais dans une idée ingénieuse, exprimée avec précision, ce n'est plus un calembourg, & c'est véritablement un bon mot. Tel est celui-ci :

On demandait à Aristote pourquoi l'on avait tant d'amour pour la beauté ? il répondit : *voilà la question d'un aveugle.*

Un rapprochement heureux suffit quelquefois pour rendre une réponse plaisante. Balzac, parlant des cardinaux dans le conclave, qui pour devenir papes, feignent d'être malades, disait : *ils ne sont jamais sans catarre ; mais d'un cardinal malade, il se fait*

toujours un pape qui se porte bien.

Le pape Alexandre VII demandait à Léon Allatius, bibliothécaire du Vatican, pourquoi il ne se mariait pas ? *C'est afin*, dit Allatius, *de pouvoir me faire prêtre* pourquoi donc, reprit le pape, *ne vous faites-vous pas prêtre ?* *c'est afin*, répondit Allatius, *d'avoir la liberté de me marier.*

Un officier Gascon disait fort haut à l'armée, d'un ton important : *je vais dîner chez Villars.* Le maréchal de Villars se trouva derrière lui, & lui dit avec bonté : *à cause de mon rang de général ? non à cause de mon mérite, dites : M. de Villars.* Le Gascon avait ignoré que son général l'entendît ; mais il ne fut point déconcerté ;

& repartit : *Cadedis , on ne dit point M. de César ; j'ai cru qu'on ne devait pas dire M. de Villars.*

Une femme âgée accompagnait une jeune fille fort jolie ; ayant apperçu un tableau en vente , orné d'un cadre magnifique , qui en relevait la beauté , elle dit : *cette bordure est une marchande habile , qui propose le marché du tableau , & le fait bien acheter. Un jeune homme qui prit la vieille pour une femme commode , lui dit alors en montrant la jolie personne : Madame , ne seriez-vous point la bordure de Mademoiselle ?*

Un prélat, ennuyeux prédicateur, vint prendre Malherbe dans le tems qu'il dormait , pour le mener à son sermon. Malherbe ne se réveilla que

pour lui dire : *Monseigneur, laissez-moi en paix ; je dormirai bien sans cela.*

Un mot est aussi bon qu'il est possible, lorsqu'il présente un grand sens. Tels sont les suivans :

Ménage difait un jour à Bautru : *il y a quarante ans que notre amitié dure ; cependant nous ne nous sommes jamais brouillés.* Bautru répondit : *pourquoi serions-nous brouillés ? nous n'avons point eu de succession à partager.*

Le petit père André , prêchant devant M. de Péréfixe , archevêque de Paris , s'aperçut que ce prélat dormait ; il s'avisa pour l'éveiller , de dire au Suisse de l'Eglise : *bedeau , fermez les portes ; le pasteur dort , les*

brebis s'en iront ; à qui annoncerai-je la parole de Dieu ? Cette faillie causa dans l'auditoire un grand murmure qui réveilla l'archevêque.

Un ambassadeur Turc , étonné que Henri IV fit de si grandes choses avec si peu de troupes , lui en témoignait sa surprise. Ce grand monarque lui répondit : *par-tout où règne la justice , une grande force n'est plus nécessaire.*

Les feseurs d'anecdotes sont sujets à mal copier , & à hazarder des histoires ridicules ; telle est celle-ci rapportée par le fécond & ennuyeux Gayot de Pitaval.

Une *prude* à la cour montrait à Malherbe Madame de Guercheville , dame d'honneur de la reine , & lui di-

fait que cette femme , dont la beauté avait tenté Henri IV , lui avait toujours opposé sa vertu , & que l'estime qu'on avait eue pour elle , l'avait élevée au rang qu'elle occupait. *Voilà*, dit-elle en finissant, *ce qu'a fait la vertu*. Malherbe montra à la prude Madame la connétable de Luynes , qui avait un tabouret , & qui devait sa fortune à l'ambition d'un mari sans naissance & sans mérite. *Voilà*, dit-il , *ce qu'a fait le vice*.

Rien de plus absurde que ce conte qui devait au moins être de la plus exacte vérité , pour paraître mériter d'être rapporté. D'abord je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'être une prude pour relever les avantages de la vertu sur le vice ; ensuite il est

faux que le connétable de Luynes
fût sans naissance ; enfin il est ridicule
de dire que la connétable, qui était
riche , & de la maison de Rohan ,
dût sa fortune à son mari.





V.

M A X I M E S

E T

P R O V E R B E S.

U NE *maxime* est ce qu'on regarde en morale comme un axiôme ou une vérité évidente & générale, d'où découlent un grand nombre de vérités particulières. Il faut cependant, pour qu'elles soient intéressantes, qu'elles ne soient ni triviales, ni exprimées d'une manière commune. Telles sont celles qui suivent :

Sous un règne despotique & soup-

conneux, c'est être criminel d'état que de pouvoir le troubler.

Les femmes font la réputation des hommes, & les hommes celle des femmes.

Les hommes ont leur point de vue comme les tableaux.

Il y a de l'ingratitude à remercier sans témoins.

Il n'y a de vraie générosité que celle qu'on exerce envers les ingrats.

L'honnête homme est citoyen de l'univers.

On n'admire le médiocre, que parce qu'on ignore l'excellent.

On ne diffimule guère les injures que l'on a reçues que par la crainte de celles qu'on peut recevoir.

Pour réussir à la cour, il faut tout

voir, tout écouter, parler peu, & agir avec prudence.

Les *proverbes* sont des maximes exprimées d'une manière un peu énigmatique, & qui sont dans la bouche de tout le monde : en voici quelques-uns.

De tous les ouvriers, le poète est celui qui aime le mieux ses ouvrages.

Suivant un proverbe espagnol, les Juifs se ruinent par les solemnités de leurs pâques, les Mahométans par la somptuosité de leurs noces, & les Chrétiens par la poursuite de leurs procès. Si cela est vrai, nous ne sommes pas les mieux partagés.

C'est un proverbe chez les Hébreux : *le vin est entré, le secret est sorti.*

Un ancien ami, dit un proverbe

italien , *est quelque chose de nouveau.* Heureusement que ce proverbe a tort.

Pour exprimer qu'avec le tems & la patience on vient à bout de tout , nous disons : *petit à petit l'oiseau fait son nid.* Les Italiens disent qu'avec du tems & de la paille , les neffles se mûrissent. Les Turcs s'expriment encore mieux : avec du tems & de la patience , disent-ils , les feuilles de mûrier deviendront du fatin.

Une phrase proverbiale est une expression qui est dans la bouche de tout le monde , mais qui n'est point une maxime. On fait , par exemple , ce que signifie *le tour du bâton , ferrer la mule , &c.*

Plusieurs évêques en France avaient autrefois le droit de faire battre mon-

naie ; c'est l'origine de *parisis* qui vient de *Paris*, & de *tournois* qui vient de *Tours*. La monnaie de l'évêque du Mans était plus forte de moitié que celle de Normandie. Cela donna lieu à ce proverbe : *un Manceau vaut un Normand & demi*. Mais dans la suite on l'a pris dans un sens fort différent.

On fait des espèces de drames ou scènes dialoguées, qui développent une vérité passée en proverbe, ou dont l'intrigue conduit à faire dire aux acteurs une phrase proverbiale ; enforte que cette vérité ou cette phrase se trouvent placées naturellement à la fin de la dernière scène. Ces sortes de drames se nomment des *proverbes dramatiques*.



V I.

D E S R O M A N S.

DES réflexions générales sur les romans deviendront peut-être un peu plus intéressantes dans la comparaison suivante où elles seront appliquées à des exemples particuliers.

Comparaison entre Télémaque & don Quichotte.

Un véritable philosophe , qui ne connaît & n'aime que la vérité , ne peut guère prendre plaisir à lire des romans. Notre vie est si courte , que nous n'avons aucun instant à perdre

pour acquérir des connoissances solides , & l'histoire a d'ailleurs été si bien écrite par divers auteurs , que la lecture en est aussi agréable , & infiniment plus intéressante.

Si cependant un romancier peut devenir excusable , c'est lorsque peignant le cœur humain sous des noms empruntés , son ouvrage peut être regardé comme une véritable histoire. L'incertitude qui règne souvent dans nos mémoires historiques , les préjugés & la partialité qui en aveuglent les auteurs , peuvent être poussés à un tel point , qu'il y ait moins de vérités dans les faits qui nous sont transmis par la tradition , que dans le roman d'un Richardson.

L'auteur de don Quichotte & celui

de Télémaque n'ont point écrit d'après ces principes, & tous deux ont choisi pour leurs héros des personnages qui ne sont pas seulement romanesques par leurs noms, mais encore par leur caractère & leurs aventures. Ils n'ont donc à cet égard aucun avantage l'un sur l'autre.

Tous deux se sont proposé un but moral : Fénelon a voulu former un jeune prince pour le bonheur de sa nation, & il a donné d'excellentes leçons de morale politique, qui peuvent être d'usage pour tous les rois. L'auteur Espagnol a eu pour objet de corriger ses compatriotes du goût excessif qu'ils avaient pour la chevalerie, & pour de mauvais romans remplis d'aventures ridiculement extraor-

dinaires. Il me semble qu'ici Fénelon a l'avantage sur son rival; le but de ce dernier n'est ni aussi grand, ni aussi noble, ni aussi généralement intéressant pour toutes les nations & pour tous les tems.

La route qu'ont suivie les deux romanciers, n'est pas moins différente. Cervantes a fait usage des traits du ridicule pour combattre les chevaliers Espagnols. Ses récits sont semés de réflexions critiques & plaisantes relatives à l'objet qu'il se proposait. Fénelon a préféré de présenter un modèle à son illustre élève. Télémaque a ses faiblesses comme les autres hommes; mais soutenu par une divinité bienfaisante, il parvient à diriger ses passions vers le véritable but auquel

la nature les a destinées. Son histoire est remplie des maximes de la morale la plus douce & la plus sage. Lorsqu'on vient de la lire, on profite avec empressement de la première occasion qu'on rencontre de faire le bien; on s'acquitte de ses devoirs avec plus de zèle & de lumières. L'archevêque de Cambrai l'emporte donc encore ici sur son rival.

Quant à la partie purement littéraire, les deux fables paraissent également bien tissues. Fénelon qui avait de beaux modèles, & qui en a profité, a peut-être, à un moindre degré, le mérite de l'invention. Les Espagnols admirent le style de Cervantes, & nous celui de Fénelon. Si le dernier a ses longueurs, le premier a

aussi les siennes. L'épifode du curieux impertinent est [au moins égalee par celle de Philoctète, & de côté, je crois qu'on ne saurait accorder à l'un aucun avantage sur l'autre.

Il reste à décider si le mérite de l'invention doit l'emporter sur celui de la beauté & de l'utilité du sujet ; c'est , je pense, ce qui ne peut être la matière d'une longue contestation. Que nous importe le mérite de l'auteur , lorsque nous profitons de l'ouvrage ? J'accorderai , si l'on veut , que Cervantes est un romancier plus habile que Fénelon ; mais je viendrai souvent à l'école de Mentor , & je ne relirai point don Quichotte.





V I I.

*DES POETES DRAMATIQUES
GRECS JUSQU'A SOPHOCLE.*

DE tout tems & en tous lieux, les hommes ont aimé les spectacles. Mais c'est en Grèce qu'ont paru les premiers poëtes dramatiques que nous connoissons.

C'est vers l'an 570 avant notre ère, suivant les marbres d'Arondel, que la comédie commença à être représentée à Athènes sur un théâtre, par Sufarion & Dolon, tous deux nâtifs d'Icare. Ils eurent pour récompense un panier de figues & un tonneau de

vin, qu'ils transportèrent dans un chariot à quatre roues.

En 536, Thespis, autre poète natif d'Icare, fut le premier qui représenta des tragédies à Athènes de dessus un chariot. Sa récompense fut un bouc. Il barbouillait de lie le visage de ses acteurs, & les promenait de village en village sur un tombeau, d'où ils représentaient leurs pièces. Ses poésies ne sont pas venues jusqu'à nous. On fait seulement que sa première tragédie fut l'Alceste.

Chérille, Athénien, se fit connaître par ses tragédies en 534, deux ans après Thespis.

Mélanippidès, autre poète tragique, vivait en 518. On trouve des fragmens de ses poésies dans le *Corpus*

poëtarum Græcorum, imprimé en 1606 & 1614, à Genève, en deux volumes in-folio.

Phrynicus, Athénien, était disciple de Thespis, & travailla dans le même genre en 512. Il introduisit le premier des femmes sur le théâtre.

Pratinas, né à Phlionte, ville du Péloponnèse, voisine de Sicyone, vivait en 500. Il fut contemporain & rival de Thespis & de Chérille. Il imagina même un nouveau genre de drames, que les Grecs appelèrent des *satyres*, & qui étaient des espèces de farces. Pendant la représentation d'une de ses pièces à Athènes, les échafauds qui portaient les spectateurs se rompirent; ce qui détermina les Athéniens à faire construire un théâtre

dans les formes. Il composa dix-huit tragédies & trente-deux satyres. On en trouve quelques fragmens dans le *Corpus poëtarum* &c.

Magnès & Chionidès, tous deux d'Athènes, & tous deux poètes de l'ancienne comédie, vivaient en 498 & 488.

Eschyle, né à Athènes en 525, perfectionna l'invention de Thespis. Il donna aux acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, & remporta le prix de poésie en 486; il régna sur le théâtre jusqu'en 470 que Sophocle lui disputa le prix, & l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour

d'Hiéron , roi de Syracuse , le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres , & mourut en 467. De quatre-vingt dix-sept pièces qu'il avait composées , il ne nous en reste plus que sept : Prométhée , les sept devant Thèbes , les Perses , Agamemnon , les Euménides , les Suppliantes , les Coéphores. Ce poète , dit le nouveau dictionnaire historique , a de l'élévation & de l'énergie ; mais elle dégénère souvent en enflure & en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits , & des images trop peu choisies ; ses fictions sont hors de la nature , ses personnages monstrueux. Il écrivait en énergomène , & pour tout dire en homme ivre. C'est ce qui fit penser qu'il puisait moins à la fontaine
du

du dieu des vers qu'à celle du dieu du vin. La représentation de ses Euménides était si terrible, que l'effroi qu'elle causa fit mourir des enfans, & bleffer des femmes enceintes. On a donné un grand nombre d'éditions de ses pièces. M. de Pompignan en a publié en 1770 une traduction élégante & fidèle. M. le chevalier du Theil en avait aussi composé une ; mais prévenu par M. de Pompignan, il n'a fait imprimer que les Coëphores, avec des observations critiques sur la traduction précédente.

Achæus, poète comique, vivait en 484.

Timocréon de Rhodes, poète de l'ancienne comédie, vivait en 474. Il attaqua dans ses pièces Simonides

& Thémistocles. On a de lui quelques fragmens dans le *Corpus poëtarum* &c.

Épicharme, poëte philosophe, né en Sicile, vivait en 473. Il introduisit la comédie à Syracuse, & fit représenter dans cette ville un grand nombre de pièces, que Plaute imita dans la suite.

Sophocle, né à Colon en 498, se distingua de bonne heure par ses talens pour la poësie. A l'âge de vingt-huit ans, il remporta le prix de la tragédie. Il augmenta la gloire du théâtre grec, & partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Il obtint dix-huit fois le prix aux jeux olympiques. La joie qu'il eut du dernier, lui coûta la vie, & il mourut en 404.

De cent vingt tragédies qu'il avait composées, il nous en reste sept qui sont des chef d'œuvres : Ajax , Électre , Oedipe le tyran , Antigone , Oedipe à Colonne , les Trachinies , & Philoctète que M. de la Harpe vient de mettre sur le théâtre français. Les ouvrages de Sophocle sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans quelques détails à ce sujet. On a imprimé un grand nombre d'éditions de ses pièces. M. Dupui , ancien secrétaire de l'académie des inscriptions , en a publié une traduction française , estimée des connaisseurs.





V I I I.

D E S O P É R A.

L'OPÉRA est connu depuis long-tems en Italie, d'où il a été transporté en France en 1669 par l'abbé Perrin, qui en céda le privilège à Lulli en 1672.

Le sujet d'Iphigénie en Aulide, si intéressant sur le théâtre de la comédie française, méritait d'être aussi représenté sur celui de l'opéra. C'est ce que M. le chevalier Gluck a fait avec succès. Les partisans de M. Piccini verraient avec plaisir cet excellent musicien lutter contre son rival dans

un sujet absolument semblable. Le canevas suivant engagera peut-être quelque poëte lyrique à lui offrir une pièce qu'il puisse mettre en musique. Je me suis contenté de donner le plan de chaque scène, excepté dans le premier acte, où j'ai voulu indiquer la manière dont j'ai cru que la pièce devait être dialoguée.

PLAN D'UN OPÉRA D'IPHIGÉNIE EN AULIDE.

P E R S O N N A G E S.

DIANE, déesse de la chasse.

AGAMEMNON, roi d'Argos & de Mycènes, chef des Grecs.

ACHILLE, prince grec.

MÉNÉLAS , roi de Sparte , frère d'Agamemnon.

ULYSSE , prince d'Ithaque.

CLYTEMNESTRE , épouse d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE , fille d'Agamemnon & de Clytemnestre.

ARCAS , chef des gardes d'Agamemnon.

CALCHAS , grand-prêtre de l'armée grecque.

Officiers & foldats de l'armée grecque.

La grande-prêtresse de Diane.

AGLAÉ , première nymphe de Diane , & plusieurs autres nymphes.

La scène est en Aulide , dans une forêt consacrée à Diane pour le premier , le troisième & le cinquième ac-

tes ; dans une plaine où l'armée grecque est campée , au second acte ; & dans la tente d'Agamemnon , au quatrième.

A C T E P R E M I E R.

Le théâtre représente une forêt. Au milieu est un autel , consacré à Diane , avec plusieurs ornemens , qui annoncent la déesse de la chasse.

S C E N E P R E M I E R E.

La grande - prêtresse , Nymphes consacrées à Diane.

La grande - prêtresse.

Nymphes , qu'un heureux destin a consacrées à l'immortelle Diane , venez aux pieds de cet autel célébrer

avec moi les bienfaits de cette aimable déesse. Mais pourquoi n'apperçois-je point Aglaé parmi vous , elle que l'oracle a choisie pour la garde de la biche sacrée ?

Une nymphe.

Je viens de la voir parcourir d'un pied léger les routes tortueuses tracées dans la forêt. Plusieurs de nos compagnes la suivent , & volent avec elle sur les traces de la biche qui vient de leur échapper. Permettez , ô vous qui êtes notre chef , & dont les ordres sont notre loi suprême , permettez que nous aidions notre compagne dans sa recherche , & que nous ne laissions pas Aglaé dans la mortelle inquiétude qui l'agite.

La grande - prêtresse.

Allez , nymphes ; ne perdez pas un instant pour retrouver la biche que Diane chérit. Moi-même je parcourrai toute l'Aulide à votre tête , jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée : mais je vois Aglaé. Sans doute elle ramène l'animal sacré. Félicitons - nous de ce que sa perte n'a pas été suivie des malheurs dont nous étions menacés si la biche recouvrait un seul instant sa liberté.

SCENE SECONDE.

Les mêmes, Aglaé.

Aglaé.

Fuyez , nymphes , fuyez. Le bois sacré est violé. Les chefs impies de

l'armée grecque y font entrés. Déjà le superbe Agamemnon , l'impétueux Achille chassent dans la forêt. Hélas ! ils poursuivent la biche confiée à mes soins. En vain j'ai voulu défendre cet animal timide , & m'exposer au devant des traits qui lui étaient lancés. Des chiens qui semblaient animés par un dieu vengeur , m'ont poursuivie moi-même , & n'ont pas ménagé mes compagnes. Craignez aussi l'effet de leur rage , & venez déplorer en d'autres lieux les malheurs qui vont suivre la colère de Diane.

La grande - prêtresse.

Ah , chère Aglaé , qu'avez - vous fait ? mais déjà j'entends le bruit des chiens & des chasseurs. Hâtons-nous

d'aller consulter Calchas, & d'éviter ces furieux qui nous poursuivent.

Elles quittent le théâtre avec précipitation.

SCENE TROISIEME.

Agamemnon & Achille entrent sur la scène, précédés par tout l'attirail d'une chasse. Ils poursuivent la biche qui se réfugie aux pieds de l'autel, où les chiens l'atteignent & la déchirent. Agamemnon monte sur l'autel pour la saisir, & lui tranche la tête. Le tonnerre gronde au même instant. Pendant que cela se passe au fond de la scène, deux soldats qui en sont témoins & qui sont restés sur le devant du théâtre, ont la conversation suivante :

Premier soldat.

Jamais je n'ai vu le roi si animé à la chasse.

Second soldat.

Sais-tu que le bois où nous sommes entrés est consacré à Diane ?

Premier soldat.

Oui. Je crois même que la biche poursuivie par Agamemnon appartient plus particulièrement à la déesse.

Second soldat.

N'as tu pas vu les nymphes s'enfuir devant nos chiens ? elles invoquaient le secours de Diane.

Premier soldat.

Cela ne garantira pas la biche. Vois

comme les chiens la déchirent. Agamemnon lui-même monte sur l'autel, & lui tranche la tête.

C'est en cet instant qu'on entend le tonnerre.

Second soldat.

Dieux puissans ! la foudre a grondé !
qu'allons - nous devenir ? Diane veut
sans doute se venger.

Premier soldat.

Bon ! crois-tu qu'elle ne soit pas
occupée de soins plus importants ? Il
semble que tu entendes le tonnerre
pour la première fois. Vois Achille ,
& conçois ensuite si tu peux, ce que
c'est que la peur.

Les deux princes reviennent sur le

devant de la scène. Agamemnon donne la tête de la biche à l'un des chasseurs qui le suivent, & dit :

-Prends cette tête. Je veux en faire présent à Clytemnestre qui va débarquer en Aulide avec Iphigénie.

Achille.

Ce succès présage un fort heureux pour notre guerre , & pour l'union dont vous m'avez flatté.

Agamemnon.

Oui , cher prince : j'en accepte l'augure. Aidé par vous , je ferai le bonheur de ma fille , & je renverserai les murs de Troye.

Achille.

Conduit par un tel guide , je ne

puis que réussir dans tous mes projets.
Mais que nous veut Arcas ?

SCENE QUATRIEME.

Les acteurs précédens , Arcas.

Arcas.

Seigneur , la reine va bientôt arriver. Déjà j'ai vu les voiles de son vaisseau agitées par un vent heureux qui les conduit au port.

Achille.

Volons au devant des princesses , & que l'aimable Iphigénie ne distingue personne sur le rivage avant l'heureux mortel qui lui est destiné pour époux.

Arcas.

Seigneurs , j'ai vu Calchas qui me

fuivait avec une foule de nymphes. Les voici, j'ignore ce qu'elles desirerent; mais elles paraissent vous chercher.

SCENE CINQUIEME.

Les acteurs précédens, Calchas, la grande-prêtresse, & les nymphes.

Calchas.

Malheureux Agamemnon, qu'avez-vous fait? une biche consacrée à Diane est tombée sous vos coups. Je vois sa tête entre les mains de vos soldats. N'avez-vous pas craint la vengeance de la déesse?

Agamemnon.

Est-ce Calchas que j'entends? un

vil devin prétend-il avoir sur moi quelque inspection !

Calchas.

Je vous plains encore plus que je ne vous blâme. Redoutez les fureurs d'une déesse puissante , dont les traits vengeurs n'ont jamais manqué d'atteindre le but.

Achille.

Agamemnon méprise tes menaces , & te dispense de ta compassion. Mais c'est trop s'arrêter aux discours insolens d'un prêtre. Le tems est précieux. Volons au devant de la reine & d'Iphigénie. *Il sort avec Agamemnon & leur suite.*

SCENE SIXIEME.

Calchas , la grande-prêtresse , & les nymphes.

Calchas.

Princes audacieux , ce n'est pas en vain que vous aurez mérité mon indignation.

La grande-prêtresse.

C'est donc ainsi que le chef des Grecs donne à son armée l'exemple du respect pour les dieux ! Faibles mortels, vous osez vous comparer à Diane ! Et vous, puissante déesse, laisserez-vous cette insolence impunie ?

Calchas.

Non. Vous-mêmes ferez étonnées

des effets de sa vengeance. Je l'ai vue, oui je l'ai vue attentive à la profanation de la forêt, & à la fureur des deux princes. Jupiter a pris part à sa douleur, & du haut des cieux il a lancé sa foudre vengeresse, pour annoncer que le crime ne resterait pas impuni. Si vous voulez en être vous-mêmes les témoins, suivez - moi au camp des Grecs, où je vais observer ce qui se passera au départ de l'armée.

N. B. On voit que j'ai abrégé le dialogue autant que je l'ai pu. Les difficultés de la versification obligeant le poëte à étendre les idées qu'il y trouvera, j'ai dû m'efforcer de diminuer le nombre de ces idées. S'il veut terminer l'acte par un chœur, il pour-

ra supposer que les nymphes effrayées des menaces de Calchas, espèrent qu'Agamemnon ne refusera pas les expiations par lesquelles il peut appaiser la déesse, dont elles invoqueront la clémence. Cette invocation produira même un bon effet, en n'annonçant pas la vengeance de Diane comme assurée, & en augmentant conséquemment l'intérêt du spectateur plus incertain du dénouement.

A C T E S E C O N D.

Le théâtre représente une plaine sur le bord de la mer. Des vaisseaux paraissent dans le fond du théâtre.

SCENE PREMIERE.

Agamemnon , Achille , & leur suite.

Les deux princes attendent Clytem-

nestre & Iphigénie ; ils témoignent leur empressement de revoir l'un sa femme & sa fille, l'autre l'épouse qui lui est destinée.

S C E N E S E C O N D E.

*Les acteurs précédens , Clytemnestre,
Iphigénie , & leur suite.*

Clytemnestre & Iphigénie arrivent , & sont reçues aux acclamations de la suite des deux princes. On leur présente en cérémonie la tête de la biche de Diane.

S C E N E T R O I S I È M E.

*Les acteurs précédens , Ménélas ,
Ulysse & plusieurs autres chefs.*

Ménélas , Ulysse , & plusieurs au-

tres chefs furviennent, & reprochent aux deux princes de ne penser qu'à leurs fêtes, lorsqu'il faut profiter d'un tems favorable pour aller attaquer Troie. Achille montre d'abord le desir de commencer par le mariage d'Iphigénie; mais bientôt les deux princes, sensibles aux reproches de leurs compagnons, rassemblent leurs troupes, & se préparent à s'embarquer.

SCENE QUATRIEME.

Les acteurs précédens, Calchas.

Calchas.

Arrêtez, princes, & vous, soldats, écoutez votre grand prêtre : Agamemnon & Achille ont violé le bois con,

sacré à Diane. Cette déesse exige des expiations.

Agamemnon.

Soldats, obéissez à votre chef. Je répons de l'événement sur ma tête.

Calchas.

Qu'as-tu prononcé, malheureux prince ? Ton arrêt est sorti de ta bouche.

Ulysse & Ménélas se joignent au grand prêtre, & demandent les expiations qu'il réclame. Agamemnon répond avec hauteur ; Achille menace Calchas. Le grand-prêtre a recours à Diane. Une horrible tempête s'élève tout-à-coup, & disperse les vaisseaux. Les Grecs effrayés & animés par Ulys-

se & Ménélas , se révoltent contre Agamemnon & Achille. Clytemnestre & Iphigénie montrent de la frayeur. Achille les emmène pour les dérober au tumulte.

SCENE CINQUIEME.

Agamemnon , Calchas & l'armée grecque.

Agamemnon cède aux sollicitations d'Ulysse & de Ménélas ; il s'efforce d'apaiser les soldats & Calchas. Celui-ci demande encore des expiations. Interrogé sur la nature de ces expiations il prescrit au général des Grecs , de retourner dans la forêt , & de consulter l'oracle. Agamemnon y consent.

ACTE

A C T E T R O I S I E M E.

Le théâtre comme au premier acte.

S C E N E P R E M I E R E.

Calchas & les nymphes, au pied de l'autel, célèbrent la puissance de la déesse. Ils rappellent l'affreuse punition de Niobé.

S C E N E S E C O N D E.

Agamemnon & Ulyssée viennent invoquer Diane, & consulter l'oracle. Ils sont suivis de toute l'armée.

S C E N E T R O I S I E M E.

Achille vient les interrompre, & reproche à Agamemnon sa faiblesse : celui-ci lui impose silence ; Achille se tait en frémissant. Calchas exige des

chefs de l'armée qu'ils jurent l'exécution de ce qu'ordonnera l'oracle. Agamemnon y consent. Achille le refuse. Le général indigné menace ce prince de ne plus l'accepter pour gendre. Achille le brave , & sort.

SCENE QUATRIEME.

Agamemnon & les autres chefs prêtent le serment exigé. L'oracle parle , & demande le sacrifice d'Iphigénie. Agamemnon est consterné. Toute l'armée partage sa douleur , & les Grecs se retirent en gémissant.

SCENE CINQUIEME.

Ménélas & Ulysse restent seuls avec Calchas , & lui promettent de faire exécuter l'oracle.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente la tente d'Agamemnon.

SCENE PREMIERE.

Iphigénie & Clytemnestre se témoignent mutuellement leur inquiétude. La mère développe son caractère hautain & vindicatif, Iphigénie sa douceur & sa piété, mêlées de quelque chose de mélancolique.

SCENE SECONDE.

Achille vient leur annoncer les menaces d'Agamemnon. Clitemnestre promet de ramener son mari à des sentimens plus doux.

SCENE TROISIEME.

Arcas vient les avertir de l'arrivée d'Agamemnon. Achille fort.

SCENE QUATRIEME.

L'inquiétude de la mere & de la fille augmentent.

SCENE CINQUIEME.

Le chef des Grecs entre de l'air le plus affligé. Clitemnestre intercède en faveur d'Achille. Agamemnon ne répond qu'à demi-mot, & finit par déclarer quels ont été les ordres de Diane. Clytemnestre se jette à ses genoux. Iphigénie se soumet tristement à son sort. Agamemnon est attendri.

SCENE SIXIEME.

Achille survient furieux des nouvelles qu'il vient d'apprendre ; il interroge fièrement Agamemnon :

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi , &c. Le roi , blessé , lui répond avec plus de hauteur encore. La fureur d'Achille , qu'Iphigénie veut en vain appaiser , s'élève à son comble. Il sort en jurant de défendre Iphigénie au péril de sa vie.

SCENE SEPTIEME.

Clytemnestre reproche à Agamemnon sa hauteur , & les crimes de la race d'Atrée. Elle se retire aussi en menaçant , & emmène Iphigénie.

SCÈNE HUITIÈME.

Ulysse & Ménélas arrivent, & profitent de la colère d'Agamemnon, qu'ils augmentent adroitement, pour jeter plus de terreur dans son ame, & l'éloigner de sa tente, en l'engageant à aller consulter de nouveau Calchas.

SCÈNE NEUVIÈME.

Restez seuls, ils raisonnent sur le sujet de la guerre. Ménélas montre un grand amour pour Hélène, & Ulysse un ressentiment profond de ce qu'on l'a arraché à ses foyers. Ils sortent ensuite pour exécuter leurs projets.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre comme au premier acte.

SCENE PREMIERE.

Calchas fait les préparatifs du sacrifice d'Iphigénie. On arrange un bûcher, & l'on pose sur l'autel le coupeau sacré.

SCENE SECONDE.

Un envoyé de Ménélas & d'Ulysse apprend au grand-prêtre qu'ils ont réussi à enlever Iphigénie; mais que pour éviter Achille, ils ont été obligés de suivre un sentier écarté, qui retardera un peu leur arrivée.

SCENE TROISIEME.

Après le départ de l'envoyé, Calchas & les prêtresses se félicitent de leur succès.

SCENE QUATRIEME.

Agamemnon vient consulter le grand prêtre. Celui-ci lui fait sentir combien il a manqué à la déesse, & ménage sa fierté, en lui représentant combien il lui ferait honteux de céder à Achille, & combien il lui ferait glorieux de prendre Troie. Agamemnon est à demi-vaincu.

SCENE CINQUIEME.

Ulysse & Ménélas amènent Iphigénie. Elle se jette aux genoux de son père. Celui-ci attendri, est prêt à revoquer son consentement. Iphigénie lui rappelle son devoir, & se dévoue elle-même.

SCENE SIXIEME.

Clytemnestre furieuse vient reprendre sa fille au pied des autels , & accabler Agamemnon de reproches. On s'oppose à ses efforts. Iphigénie monte elle-même sur l'autel.

SCENE SEPTIEME.

Achille accourt pour l'en faire descendre. Ménélas & Ulysse s'y opposent. Calchas lève le couteau sur la princesse.

SCENE HUITIEME.

Diane descend des cieus , & arrête l'exécution. Satisfaite de la soumission des Grecs & de la piété d'Iphigénie , elle rend la liberté à cette princesse qu'elle enlève pour la récompenser.

fer, & pour punir Achille. Elle substitue à Iphigénie le corps de sa biche, & remonte dans les cieux avec sa nouvelle compagne.

SCENE NEUVIEME.

On brûle le corps de la biche. Les Grecs, prosternés devant l'autel, adorent la justice & la bonté des dieux. Achille lui-même fléchit. Ulysse lui dit de venger sur les Troyens la perte d'Iphigénie, & tous sortent pour se disposer à partir.





I X.

D E S S A T I R E S.

LA *satire* est une espèce de critique en vers des mœurs du siècle, ou celle d'une certaine classe d'hommes, & principalement des auteurs. Horace chez les Romains, Despréaux en France, sont les auteurs satiriques les plus célèbres.

Je ne crois pas que les satires de ces deux poètes ayent été d'une grande utilité aux écrivains de leur siècle. La critique est presque toujours nécessaire aux auteurs ; mais il faut qu'elle vienne de la part de leurs

amis. Les satires n'ont guère produit que des chagrins à ceux mêmes qui les ont composées , ainsi qu'à ceux dont elles offensaient l'amour-propre.

Nul homme , du moins comme personne privée , n'a le droit d'obliger un de ses semblables à penser & à faire comme lui. Le grand Corneille n'a-t-il point conseillé à Racine de ne point faire de tragédies ? Et si cet homme célèbre s'est trompé sur le mérite de son rival , qui de nous pourra se flatter d'avoir toujours raison ? Boileau lui-même n'a-t-il pas méconnu le mérite de Quinault & du Tasse ? Cependant on ne peut disconvenir que si quelqu'un avait le droit de juger les poètes , c'était l'auteur de l'*Art poétique*.

Le véritable juge des auteurs est le public, & le public lui-même se trompe quelquefois. *Athalie* a d'abord été sans succès. De mauvaises pièces, au contraire, après avoir obtenu les suffrages les plus nombreux, & les succès les plus éclatans, sont retombées dans l'oubli le plus profond.

Je trouve encore une observation à faire sur ce sujet; c'est que les vers forcent pour ainsi dire le poète, quelquefois à ne pas dire ce qu'il veut, quelquefois à le dire d'une manière choquante. Les discussions qu'entraîne une critique scrupuleuse, ne peuvent guère être souffertes qu'en prose : encore faut-il qu'elles soient écrites avec la modération & l'honnêteté que tout homme doit à son semblable.

Ces réflexions me conduisent à penser que la satire est un genre de poésie, ou mauvais, ou extrêmement difficile. Car il faut cependant avouer que rien n'est impossible à l'homme de génie, & qu'il fait plaisir en traitant des matières où tous les autres ont échoué.

Je voudrais même qu'un homme de lettres publiât une collection complète des poètes satiriques Latins, avec une traduction française. Cet ouvrage aurait le double avantage de rassembler plusieurs morceaux intéressans par leur composition, & de faire connaître les mœurs romaines, qui y sont peintes avec énergie.

On fait que ces poètes sont Ennius, Pacuvius, & Lucilius, dont nous

n'avons que des fragmens, Horace, Perse, & Juvénal, dont les fatires nous sont parvenues en entier.

F I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

P <i>Réface.</i>	page 5
I. <i>Des vers.</i>	7
§. 1. <i>Des vers latins.</i>	8
§. 2. <i>Des vers provençaux.</i>	25
§. 3. <i>Des vers français.</i>	32
1°. <i>Des romances.</i>	34
2°. <i>Poésies fugitives.</i>	44
3°. <i>Jeux poétiques.</i>	56
II. <i>Des phrases difficiles à pronon-</i> <i>cer, des anagrammes & des</i> <i>devises.</i>	74
III. <i>Des contes.</i>	84
<i>Les deux pantoufles.</i>	ibid.
IV. <i>Anecdotes & bons mots.</i>	95

TABLE DES MATIERES. 161

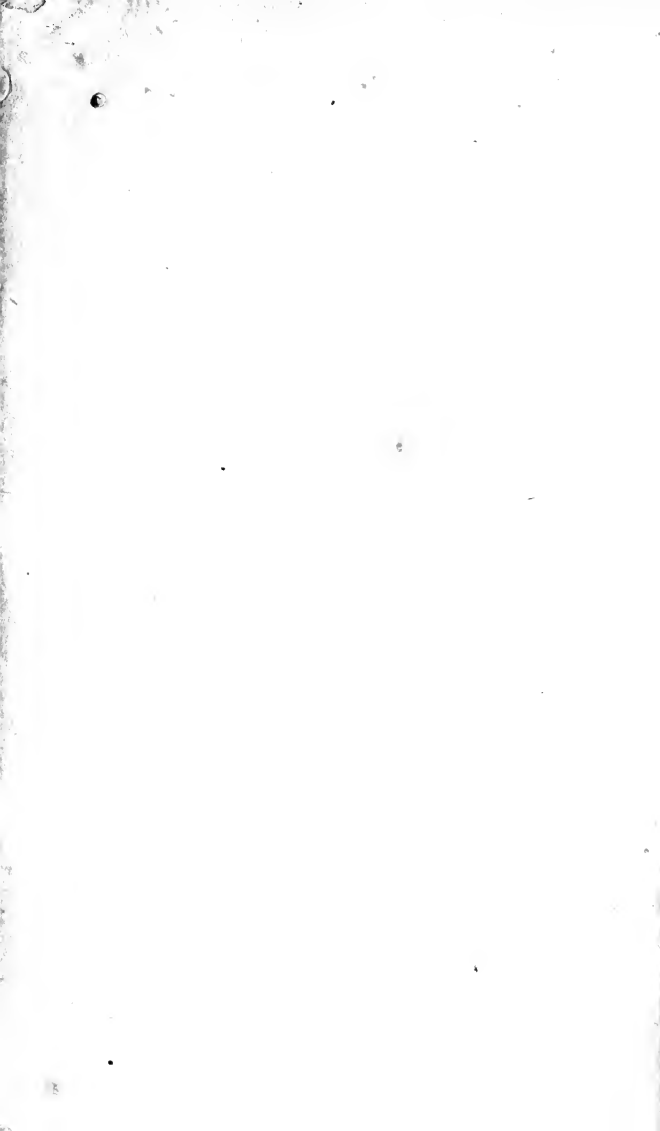
V. <i>Maximes & proverbes.</i>	page 105
VI. <i>Des romans.</i>	110
<i>Comparaison entre Télémaque</i>	
<i>& Don Quichotte.</i>	ibid.
VII. <i>Des poètes dramatiques Grecs</i>	
<i>jusqu'à Sophocle.</i>	116
VIII. <i>Des opéra.</i>	124
<i>Plan d'un opéra d'Iphigénie en</i>	
<i>Aulide.</i>	125
IX. <i>Des satires.</i>	155

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

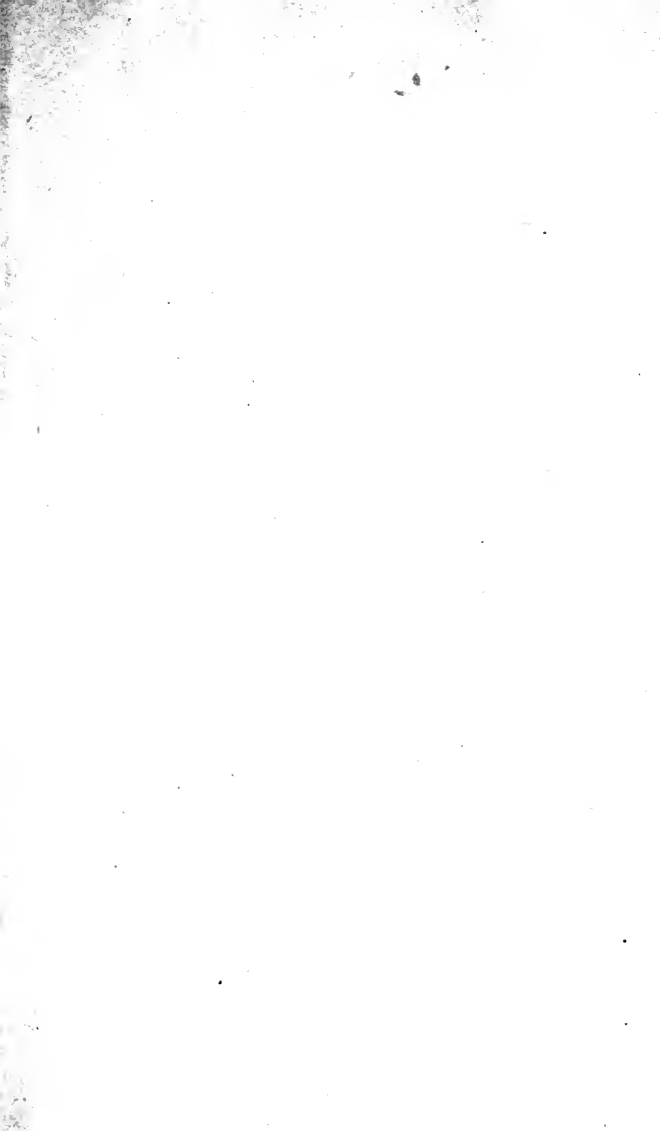
J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un manuscrit ayant pour titre : *Amusemens littéraires par M. le Comte de Fortia* , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris le 17 Novembre 1783.

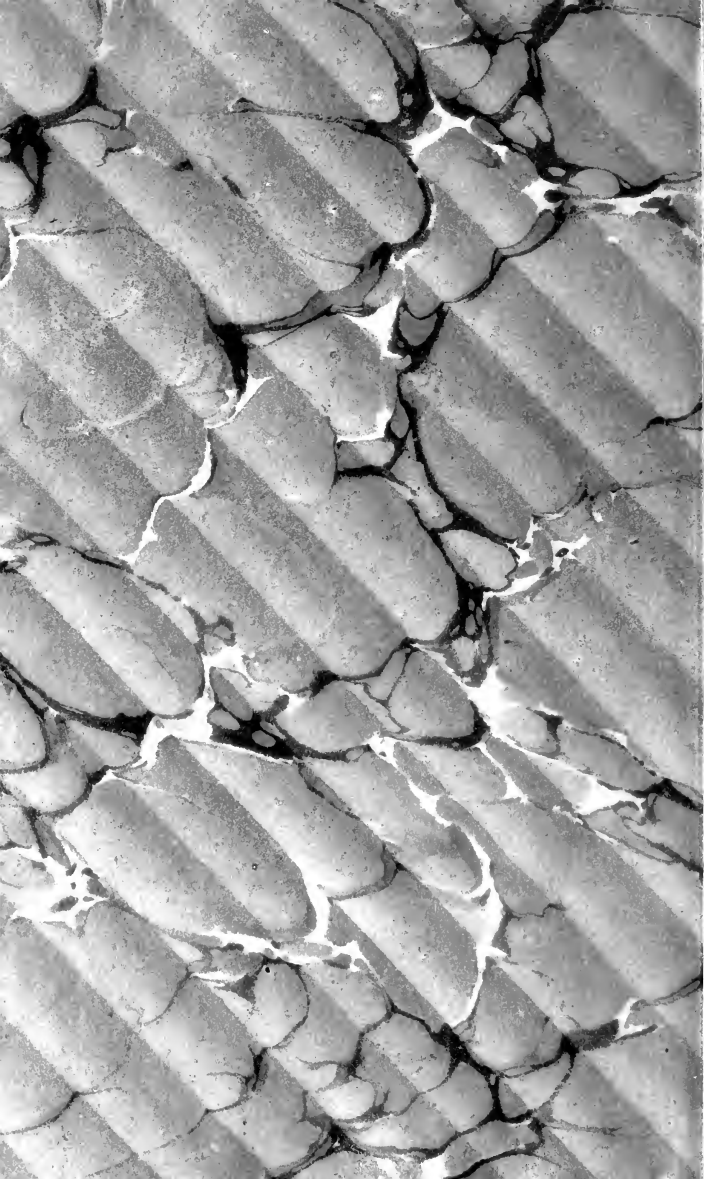
BLIN DESAINMORE.



26
a-b







PQ Fortia d'Urban, Agricole Joseph
2253 François Xavier Pierre Simon
F68A8 Paul Antoine
Amusemens littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

